



Vols Captifs

Conte FLaQuiste

par

DucK KcuD

À Suzanne

*On est toujours en vol
car la terre vole dans le ciel*

Elvis Capac

Chapitre 1 - Anti-Bulle.....	7
Chapitre 2 – İkô.....	13
Chapitre 3 - Drev.....	19
Chapitre 4 - Ômen.....	27
Chapitre 5 – Oculus.....	33
Chapitre 6 – L’appel au Vent.....	39
Chapitre 7 – Réponse du non-Vent.....	45

1. Anti-Bulle

Du point de vue d'un observateur terrestre, le panorama des Rocheuses canadiennes offre une occasion de contemplation sublime sans pareil. Va s'en dire qu'il faut au moins s'élever des fonds de crique et se grimper sur un des innombrables promontoires ou, encore mieux, sur un lumineux sommet. La sauvagerie géante de ces massifs abîme le regard avec sa profondeur grandiose découpée de pics aux neiges éternelles, enveloppés à perte de vue¹ de forêts grouillantes de vie. Le ciel s'en retrouve relativement refoulé ou défié comme nulle part au monde. Les longs nuages, pourtant de si grandes entités, semblent négligeables et fades sauf aux couchers de soleil où leurs teintes, alors colorées, contrastent de façon surréaliste. Toute cette diversité terrestre capte tellement l'attention que les oiseaux, si petits, si loin dans le ciel, n'excitent plus l'œil littéralement séduit. Car l'œil crée autant qu'il détruit sa perception d'un monde. Ici, l'attraction terrestre porte vraiment à négliger le ciel.

Encore plus inaperçu de la terre est un autre observateur humain qui effectue un vol voyage en deltaplane, cabotant depuis des semaines avec son bivouac, ébloui de plein air et de conscience. Quasi-imperceptible, avec son aile transparente, le deltiste Rascar Capac porte un point de vue tout autre avec son regard qui plane. Est-il si différent ce point de vue dans ce gigantesque panorama ? Qu'a-t-il de plus que celui d'un observateur les pieds sur le sommet d'un de ces monstres décapés par les collisions de plaques tectoniques ? Quelle avantage y a-t-il à voir, de haut, tournoyer les neiges éternelles ? Entre les manœuvres de pilotage, son œil se perd en contemplation où le rêve menace d'envahir totalement son esprit alors que bien des menaces rôdent autour. Ce ne sont pas les grizzlis ou les avalanches ou les trolls imaginaires qui sont à craindre.

Glisser dans l'air en un voluptueux vol plané, Rascar ne s'en lasse pas, même après des années de pratique du vol libre. Cette fabuleuse sensation envahit toute son attention première quand le vol lui permet de se déconcentrer du pilotage. Bien plus que les visions inouïes procurées par l'altitude, il aime déguster le planer pur qui le situe au centre de l'univers de sa perception préférée. Savourant l'arôme de nunatak, Rascar médite sur son somptueux privilège. Cette conscience n'est pas si aise car il ne peut s'isoler du danger ambiant. Le jeu du paysage et du feeling, seuls, baseraient mieux

¹ À perte de vue... quel pilote poursuivrait une telle quête ? La vue, il faut surtout pas perdre cela.

sa volupté. De se sentir si haut, si frêle, d'être soudain observateur de son observation le garde à la porte du ravissement; cela lui indique que le pilotage le garde captif au pilotage plutôt qu'au service de l'extase qui ne devrait pas être vue comme dévergondée. Un rapide scanning exhaustif des instruments et paramètres de vol révèle que tout est nominal et baigne dans l'huile. Tout est si calme : le chuintement régulier de l'air sur la voile, le léger balancement de son harnais témoignant de sa respiration régulière confirment l'état de grâce qu'il traverse. C'est vrai que le dernier passage d'un nuage à l'autre fut rude, mais c'est le temps de profiter de l'éphémère don du ciel et non d'entretenir d'inutiles mauvais pressentiments. Il y a ce rêve qu'il a fait la nuit dernière qui revient le harceler, là tout en haut, alors qu'il aurait mieux à faire que de repenser à cela.

Car cette aventure n'est pas sans technicités qu'il est fort utile de comprendre. À la base, c'est le Vent qui offre la motricité. Sans Vent, le voyage se réduirait à un simple vol plané d'environ dix fois plus loin que le dénivelé au départ. C'est déjà cela; on regrimpe alors l'attirail sur son dos vers un autre décollage praticable et on repart. Mais les remontées peuvent être laborieuses. Dernièrement, Rascar a pris 2 jours pour la grimpe par beau temps. Suivirent 3 jours de pluie avant de pouvoir décoller. Heureusement, le Vent peut être ascendant lorsqu'il grimpe les pentes et il est possible alors d'atterrir plus haut qu'au départ. Le campement est alors plus spectaculaire et la distance parcourue plus substantielle. Mais cela se limite au relief local. Alors, encore plus heureusement, il y a un autre type de Vent ascendant qu'est le thermique, lequel permet une ascension jusqu'à la base des nuages, ce qui peut être encore plus haut que les sommets. Enfin, il y a le Vent lui-même avec lequel on voyage de dos quand on est en transition en planant d'un nuage à l'autre. Là ! On parle de voyage au long cours ! Suivons un peu plus la manœuvre de Rascar dans ses tribulations.

Il observe bien tout son environnement. Comme l'ultime perchoir est dans les nuages, il les scrute à la recherche d'un souhaitable, actif et bourgeonnant nuage. Il localise l'ombre du nuage qui dérive à terre. Cet ombre indique la direction du Vent mais aussi la source du thermique qui doit être plus haute au Vent. Entre la source potentielle et le nuage, se cache l'effluve qu'il faut chasser et croiser pour trouver l'escalier pour le ciel. C'est un art car on a beau savoir que le pan de roches noires par là est chauffé par le soleil, que ces rochers réchauffent l'air autour et que cet air plus léger se mobilise vers le haut, il faut s'y rendre et avoir un plan de réserve si cela ne marche pas. Mais Rascar a l'œil et est aussi un peu chanceux. Il rejoint la zone et sent l'air chaud sur ses joues en même temps qu'il perce l'effluve sustentatrice dans les soubresauts caractéristiques de la

variation des courants d'air à ses confins. Il braque l'aile à la recherche du cœur et tournoie en spirales ascendantes qui en étourdiraient plus d'un. Mais Rascar est une bête de cirque hors du commun et cela ne fait que régaler son formidable sens de l'équilibre.

Il monte; son variomètre² crie de joie. Parfois un de ses bouts d'aile frôle l'enveloppe de la bulle et tend à tomber et entraîner tout l'appareil en dehors. Il faut corriger aussitôt et rechercher la zone centrale de la bulle plus chaude et plus régulière. Il vise un très long nuage, un cumulus d'une vingtaine de kilomètres. Sa crête vaporeuse resplendit d'une blancheur aveuglante tandis que sa partie inférieure contraste dans des teintes asphaltées. Cette rue à l'envers est le chemin tout indiqué pour poursuivre son long vol bivouac.

Mais il se trouve un peu trop éloigné de la chaîne de montagne qu'il essaie de suivre autant que possible. Il décide de quitter la longue artère pour transiter vers une bande de nuages plus modestes et plus proches d'un majestueux pic. Ce massif pourrait servir de déflecteur orogénique car les belles heures solaires chaleureuses achèvent. Au mieux, il y a aperçu plusieurs prairies alpines propices à se percher pour la nuit.

Cette lente transition se paie en précieuse altitude graduellement réduite. C'est une aventure qui se corse à mesure que le pic se rapproche et grandit. Le temps devient pressant de retrouver une nouvelle zone d'ascendance. Cette zone devrait se situer directement sous ou un peu au Vent de ce bourgeonnant donc actif cumulus qui s'approche horizontalement mais qui, aussi, s'éloigne verticalement. La perspective change. Le temps si spacieux là-haut a refoulé et les émotions se bousculent car il serait temps d'accrocher cette pompe anticipée. L'ombre du nuage glisse sur le paysage et précise la direction du Vent. La source d'air chaud est en amont de cet ombre. Le cap est mieux précisé mais, en haut, le nuage semble encore plus modeste et se cache au-dessus de la voilure. Il faudrait pencher l'aile pour le voir. Ce n'est pas le temps d'une telle manœuvre car cela ferait perdre de la très précieuse altitude. Très précieux aussi devient le temps à scanner et analyser le décor de forêts, de rivières vertes, encaissées de cascades, et, heureusement, de prairies alpines aptes à servir d'atterrissage ultime. Le contraste de frénésie et de planer est bien savouré par ce pilote chevronné aussi calme qu'optimiste. Il tient le cap et, non sans rudes secousses, perce une zone de turbulences et baigne de nouveau dans un air chaud. Le variomètre jubile sous l'aile qui est repartie à grimper.

² Variomètre : appareil sonore qui indique le changement d'altitude positive.

Alors qu'il optimise sa course au cœur de cette nouvelle effluve thermique, il tâte de temps à autre la texture de l'enveloppe. Selon son expérience, une angoissante impression de déjà-vu le met en alerte. Tout va cependant bien. Il gagne bien la base du nuage. Un grand dôme brumeux, somptueux comme une cathédrale géante, l'accueille avec ombrage. Il n'entre surtout pas dans le dôme et se tient au rebord pour réévaluer sa situation. Sa jauge d'altitude indique une provision suffisante pour la prochaine transition vers un prochain nuage sous le Vent, un très long, central et prometteur nuage. Il hésite. Le dôme est spéculé de trous lumineux et il faudrait qu'il se décide car il se fractionne. Ou bien il revient sur ses pas (drôles de pas ;) ou bien il poursuit. Il décide de poursuivre.

C'est en partant pour cette transition qu'il se remet à penser au rêve de la nuit dernière. Cela perturbe un peu son planer qu'il aime si éperdument. Dans son rêve, il était comme lévitant, suspendu très haut, comme en delta. Mais il n'y avait pas de Vent qui lui coulait sur les joues comme actuellement. De plus, il cherchait à déboutonner le col de sa chemise mais ne pouvait pas approcher ses bras vers son cou. En delta, les mains doivent rester sur la barre pour garder le bon équilibre de l'appareil. Mais c'est toujours possible de quitter la barre quelques instants quitte à corriger après. Dans le rêve, il était passablement désagréable de rester à planer ou plus précisément à flotter les bras en croix retenus par une force occulte. Pourquoi donc se remémorer quelque chose de si bizarre alors que le moment est si exquis dans le ciel ? Le rêve n'était pas aussi plat car les moments de suspensions alternaient avec de vertigineuses cabrioles où tout le ciel virait en tout sens méthodiquement. C'est là qu'il s'était dit qu'il devait s'efforcer de ne pas rester hanté par ce rêve ou par des dragons mythiques alors qu'il avait à déguster un planer de transition comme il ne pouvait s'en offrir de mieux.

À peine Rascar allait-il relaxer qu'un froid glacial subit fouette ses joues. De surcroît, une turbulence majeure lui fait réaliser qu'une anti-bulle est sur lui. Ce pilote est de ceux qui connaissent ce rare et violent phénomène pour l'avoir déjà expérimenté. Son appréhension n'était pas injustifiée. Il aurait probablement dû fuir.

L'anti-bulle est l'inverse d'une bulle thermique. En plus d'être froide et de descendre à cause de sa haute densité, elle a des caractéristiques bien différentes. On sait à peu près d'où viennent les bulles. La radiation solaire est peu absorbée par l'air transparent. Mais cette énergie est absorbée par le sol qui la transmet par contact à l'air au ras du sol. Après s'être accumulée sur une couche d'épaisseur variable, aidée souvent par le Vent, une effluve de cet air chaud perce l'air ambiant plus froid, s'élève comme il se doit vu sa

densité moindre, et s'organise souvent en forme de bulle dite thermique. Mais la forme n'est pas nécessairement sphéroïde, elle peut être allongée comme une rivière verticale avec divers affluents pour l'alimenter.

L'origine de l'anti-bulle est moins connue car on va peu là où elle est produite. On spéculait qu'elle prenne naissance près des nuages justement où convergent les bulles qui s'y déshydratent. C'est du moins là qu'on la rencontre le plus souvent en vol libre. On explique difficilement ce qui sur-froidit l'air qui la compose. Le réfrigérateur est plus nébuleux que le mécanisme du gril à radiation solaire dont on distingue au sol les terrains propices. Certains nient l'existence de l'anti-bulle, disant que ce ne sont que des turbulences plus accentuées, des poches d'air. Rascar n'a plus le choix que d'y croire car il est happé par une passablement costaud. Et sa croyance a l'avantage de lui suggérer des stratégies de pilotage potentiellement salutaires pour faire face au chaos.

Une autre particularité de l'anti-bulle est sa violence alors que le cœur de la bulle est chaud et voluptueux. La trajectoire de l'anti-bulle est dans le même sens que la gravité et donc elle descend beaucoup plus vite que ne monte la bulle. C'est ce qui fait que Rascar dévisse comme une feuille morte détachée de l'arbre à l'automne. Pire, l'élégant planer de la feuille ne s'applique pas; il cale comme du plomb, mais en virevoltant. Dès qu'il approche du bord, il est rejeté vers le centre souvent à l'envers et trouve peine à retrouver son assiette. Cela est grave, il ne peut s'échapper de l'anti-bulle alors qu'il faut continuellement faire des efforts pour rester dans une bulle.

On peut virer en rond et maintenir une attitude de vol dans une anti-bulle si elle est assez grosse. Mais en perdant de l'altitude, elle rapetisse et peut empêcher toute manœuvre. Au mieux, elle peut théoriquement rapetisser tellement qu'elle disparaît sur elle-même. C'est un espoir peu documenté. L'air est moisi et Rascar s'enfoncé sans trouver de sortie. Son frêle esquif est renversé brutalement à maintes reprises à la limite de rompre l'aluminium et de voir sa voile se chiffonner. Ouvrir le parachute n'est donc pas une meilleure alternative.

Le sol approche. Si la bulle se transforme indolemment en gentil cumulus quand l'humidité qu'elle contient se condense en blanche vapeur, le destin de l'anti-bulle est tout différent. L'anti-bulle fonce vers l'obstacle solide qu'est la terre mère. Qu'elle rebondisse est une spéculation inepte. Elle se fracasse littéralement sur le sol. Elle y est éparpillée ou parfois dégouline sur une pente. Et Rascar le sait bien et il vient de situer le site d'impact dans une prairie à moins d'une minute, minute qui sera brève. Un lac aurait été bienvenu mais il n'y en a pas.

Un observateur terrestre peut distinguer d'un Vent subit : le Vent chaud pour le décollement d'une bulle ou le Vent froid pour l'écrasement de l'anti-bulle. Mais ce n'est pas à cela que Rascar pense, il pense à ce que lui a montré son frère Elvis, son maître de vol. « L'air ne pénétrera pas dans le sol. Tiens-toi loin du centre et tes chance de dévier à l'horizontale seront les meilleures ».

Pas si facile de longer ce bord d'anti-bulle car c'est là que les turbulences sont les plus fortes. Rascar tient le coup et tout se déroule rapidement. L'appareil résiste toujours et gémit en d'inquiétants craquements. Alors qu'en vol régulier son chuintement fluide rappelle un ronronnement félin, maintenant dans la tourmente, les sifflements des câbles et le clapotis de la voile ressemblent à celui d'un animal qui manque de souffle, qui angoisse devant l'orage. Soudain Rascar se retrouve en approche finale au-dessus de la prairie alpine assez inclinée, ayant subitement repris une allure horizontale délivrée du tourbillon infernal. Les herbes sont agitées en tous sens, dessinant des vagues ondulantes. Rascar réalise qu'il plane mais Vent de dos. Il fonce en plus vers la pente, ce qui le soulage. Rascar pousse à fond la barre au moment propice. L'appareil se cabre, grimpe en chandelle autant que la pente où les pieds du pilote se pose sur une fleur. Cette fleur écrabouillée est la seule avarie de cet atterrissage d'urgence. Un intense son de grillons l'accueille après le « clonk ! » de son nez de delta embrassant la planète.

Si on n'a pas tant de contrôle sur la durée de sa vie, par contre on peut beaucoup pour en changer l'intensité.

2. İkô

Après un tel atterrissage, comme après tout atterrissage, les sens de Rascar sont éveillés au maximum. Il va porter son delta aux abords de la prairie pour le mettre à l'abri. À ses pas, les grillons se taisent. Mais derrière, le pilote perçoit le sillage de sons de ces bestioles qui redoublent leurs cris. Ces bestioles n'ont peut-être jamais eu de visite humaine et son passage semble animer leurs conversations. Pas tout à fait car une tour de télécommunication est plantée sur un rocher juste où Rascar dépose son delta. On a dû venir la poser ici en hélicoptère. Rascar retire son grément et va s'asseoir au rebord du rocher qui domine un précipice propice au prochain décollage. Non, il ne repart pas tout de suite. Il mérite un repos et contemple bien naze pendant plus d'une heure. Pas une habitation en vue sur la région qui est d'une sauvagerie totale. Rascar ne déniche même pas l'autre tour qui doit communiquer avec celle en place. Cette dernière, d'ailleurs, semble vétuste et peut-être non opérationnelle. De toute façon, Rascar s'en fout pas mal et est recueilli dans un état de grâce spécial. Il est flottant et doit faire comme un effort à chaque pas pour ne pas décaper de la planète. Il est mieux de rester assis sur le bord du précipice face à l'ouest et déguster les restes fantastiques des émotions de son vol. Le calme du calme passe. Puis, il s'occupe au campement. Il s'endort après un coucher de soleil directement en face, magique, réconfortant.

Au matin, il est réveillé au son de ce qu'il pense être des grillons. Mais c'est un bourdonnement plutôt qu'un cillement. Il sort la tête de la tente pour voir. Près du sommet de la tour, quatre abeilles géantes s'affairent. Leurs corps sont au moins gros comme la tête de Rascar. Elles ont des outils et, en moins de cinq minutes, ont déboulonné une antenne qui est remplacée par une autre. Presto, elles ont déguerpi sans avoir, semble-t-il, remarqué la présence du pilote un peu médusé. Des drones, sans doute, assez sophistiqués et dont Rascar n'avait jamais entendu parler.

Il se recouche car, ayant jeté un coup d'œil au ciel, la dérive des nuages n'indique rien de propice pour un décollage. La faim finit par le réveiller. Il faut de l'eau pour dé-lyophiliser sa soupe. Rascar avait remarqué une cascade la veille lors de son atterrissage justement cascade. Cette tâche ne le rebute pas du tout et en bon petit prince, il se met en route. Quel privilège d'aller puiser une eau pure quand la majorité des humains de la planète pataugent dans une eau polluée ou au mieux trafiquée. Il retrace rapidement un ruisseau. Tant qu'à y être, pourquoi ne pas aller voir cette

cascade ? Prestement, il se retrouve en haut de celle-ci. C'est alors qu'il entend, à travers le grondement de l'eau, le lyre propre.

Féru d'ornithologie, comme plusieurs adeptes de vol libre, Rascar a beaucoup étudié le vol des oiseaux ainsi que leur chant. Il en est un illustre imitateur, reconnu comme craqueteur hors pair. Le lyre est un oiseau qui peut imiter quoique ce soit de sonore, bien mieux que le perroquet : le chant de tout oiseau, le son de porte qui claque, de poulie qui grince, de pas de danse à claquette... Mais le lyre propre est le langage du lyre. Ce sont de longs sons émotifs, lyriques, ataviques qui transpercent ou charment le cœur. Ils peuvent animer n'importe quelle émotion et ne laissent pas impassible la tortue la plus réfugiée dans sa carapace. Rascar adore ce chant qui monte du bas de cette cascade. Il est bouleversé plus que dans l'anti-bulle d'hier. Au fait, ce pays n'est pas réputé pour nicher ce volatile. Cela est mystérieux . Encore plus, ce qu'exprime ce chant, on dirait, s'adresse directement à lui et exprime un désir intense. Rascar répond spontanément en lyre propre dans le même registre et transfère d'émotion, tout en s'approchant du bord de la chute.

Au rebord, il peut maintenant voir, dans le bassin où se jette la chute, que ce n'est pas un oiseau qui chante ainsi. C'est la plus belle femme qu'il n'ait jamais vu qui s'y baigne et qui a levé ses beaux yeux tout en lançant un cri répétitif qui s'harmonise au sien et les transportent aux nues pendant une centaine de souffles. Le silence de regards qui suit est tout aussi suave. C'est comme s'il lisait dans ses pensées ou bien elle qui écrit dans ses pensées. Il ne sait plus. La belle se dirige au bord de l'eau, laissant le bassin libre à un tarzan qui s'élance. Il plonge pour la plus captivante aventure de sa vie. Il sent l'air s'accélérer sur ses joues et ses mains pour calibrer un gracieux ange. Ses yeux d'aigle ont le temps de voir que ce n'est pas l'émerveillement mais la frayeur qui vient de s'emparer de l'observatrice. Craignant alors que le bassin ne serait pas assez creux, il ne bascule pas pour plonger et reste à plat. À la dernière seconde, il se recroqueville en boule et entre dans l'eau en un fracassant boum qui éclabousse tout le lieu.

En sortant la tête de l'eau, Rascar ne voit plus personne et croit avoir été victime de son imagination. Enfin, il constate que la belle est couchée au bord de l'eau, ses longs cheveux étendus dans le courant. Elle est évanouie. Vivement, Rascar diagnostique la situation, lui parle, lui met de l'eau sur le front, la brasse, la pince... Rien n'y fait jusqu'à ce qu'il pense au bouche à bouche. Cela semble inutile car la victime respire normalement. Il tente un léger baiser, inspiré des chants qu'ils ont échangés. Cela fait miracle et les sourires s'épanouissent. Des grands yeux s'ouvrent et les cœurs aussi. On se parle, on fait connaissance. Elle s'appelle, Īkô. On se conte ce qu'on fait là,

lui son périple de vagabond des airs, elle, sa provenance de la vallée juste en bas. Elle exprime surtout sa détresse de l'avoir vu tomber n'ayant même pas entendu le boum car elle aurait perdu la carte dès qu'elle l'a vu sauter. Elle en tremble encore juste à en parler et voudrait qu'il lui promette de ne jamais plus sauter, de quelque façon, devant elle. Elle est vite réconfortée et l'invite. Ils sont déjà en chemin main dans la main. Tous les sujets de discussion cliquent. Des amoureux de la première seconde, le coup de foudre, quoi ! Dommage qu'elle n'ait pas entendu le boum de ce tonnerre béni, se dit Rascar.

En descendant l'ubac, Rascar reconnaît la vallée de Teraland où il était venu aux funérailles de son frère Elvis. Ses souvenirs des lieux lui auraient serré la gorge si une gracieuse suite ne l'accompagnait*³. À droite, au loin, se tient un petit aéroport et quelques installations qu'il ne pouvait voir de son campement. Sa compagne le désigne comme le village des robots. Elle ne s'y rend presque jamais, vivant de ce côté-ci de la rivière, dans une section agricole. Pleins de petits champs apparaissent à mesure qu'ils descendent. Une centaine de maisons de bois sont disséminées dans les bosquets entourant des champs qui sont d'immenses jardins de toute sortes. Il n'y a pas plus champêtre que cela. Y fleurira l'amour de Rascar et Ìkô.

Rascar apprend à connaître cette communauté cosmopolite d'une gentillesse incomparable et qui l'a bien accueilli fraternellement, lui, « Chute du Ciel » comme on l'appelle. Si peu terrien qu'il soit, l'aérien Rascar se délecte de leur cordialité. Et ce n'est pas une communauté ordinaire du tout. Il en apprend tous les jours et n'en revient pas. Ces gens vivraient en autarcie totale, du moins selon leur prétention. Et cela semble concret car tous ces citoyens sont des experts en agriculture. Ils ont été recrutés, il y a sept ans, par des discrets groupes de discussions sur internet de par toute la planète. Grâce à un fin profilage psychologique, tous sont restés après un magnifique stage. Depuis, aucun nouveau venu (sauf les naissances) n'est arrivé de l'extérieur. Et dans cette frugalité, on ne se prive pas. D'ailleurs, selon eux, ils vivent dans une société de loisirs dont leur principal jeu est l'art horticole car c'est leur passion. Leur autre loisir commun est le feu de camp et chant à toutes les soirées. On chantonne continuellement, même dans le parler. C'est toujours vraiment agréable et enrichissant de parcourir tous ces jardins aux formes diverses et luxuriants.. Rascar ne voit pas le temps passer. Il apprend des tas de trucs de culture biologique appliquée et très sophistiquée. Des experts entomologistes

³ Cf Canard Codé; la mort d'Elvis Capac, www.geocities.com/duckkcud.geo/canard.htm

supportent positivement la gestion des sols. Par exemple, ce matin, il fallait voir un gars apporter une collection d'insectes ramassés à la main pour combattre une peste dans un lopin de plantes médicinales. Résultats étonnants en quelques heures.

Pas de tracteurs, pas de chevaux. C'est la fête pour aller aider un voisin à labourer. On s'attelle à plusieurs équipes formées sur place. Des attelages de dix ou vingt hommes et femmes s'émulent pour tirer des charrues. On crie, on sue. C'est un sport et on s'amuse ferme avec musique et bon boire. Tout le monde se connaît. Les dons de chacun sont encouragés, respectés et appréciés. Si on n'est pas un tireur de taille, il faut bien nourrir et abreuver les tâcherons, coudre les harnais et faire plein d'autres utilités pour travailler la terre. Même à la blague, personne ne revendique de suprématie. L'accomplissement est fertile et cela comble toute la communauté. La collaboration, ici, a chassé toute compétition.

Toujours de l'entraide et ce fut facile pour Rascar de s'incorporer. On l'apprécie grandement. Sauf l'autre jour, où il a commis son premier impair. Une dizaine de personnes jouaient au frisbee. Rascar se joint et admire la précision des lancers. Lui-même n'est pas si mal. Quand un lancer est manqué, pas de problème, on marche chercher l'engin et c'est reparti. Cela a mal tourné quand un lancer trop fort lui passe par dessus la tête. Rascar court après et l'attrape. Quand il se retourne ravi de son habile attrapé, tout le monde est soudain consterné. Ils sont dégoûtés et tous s'en vont sans dire bonjour. Rascar reste seul avec le frisbee. Quand il raconte cela à İkô, elle fronce pour la première fois les sourcils. « Mais, on ne court jamais ici ! C'est contre nos principes. C'est le symbole de l'impatience. C'est courir à sa perte, pour nous. C'est dégoûtant. » Pas moyen de raisonner cela davantage et Rascar réalise qu'il n'a vu, depuis qu'il est là, personne courir même les enfants. Bizarre pour lui mais il en apprend tellement sur la culture et la philosophie de la place, qu'il s'adapte à cela sans pousser plus loin.

Ce à quoi il a dû s'habituer aussi est la méditation du midi. Il n'a pas vu de culte ou de religion s'exprimer, du moins publiquement. Mais chaque midi, tous s'arrêtent pour un repos. Ils s'assoient, ferment les yeux, posent une main sur le cœur et partent en transe pour une quinzaine de minutes. Lui, fait de même pour ne pas se faire remarquer et en profite pour faire un exercice de relaxation qu'il a appris de son frère. İkô lui dit qu'il pourra apprendre leur technique, s'il le veut, et qu'il y a une initiation pour cela.

Outre ces détails d'adaptation, tout va bien, plus que bien. L'amour de İkô le comble et il ne voit pas le temps passer. Il ne sait plus depuis combien de temps il cohabite avec cette merveille. Il vient de remarquer qu'il n'avait jamais passé autant de temps sans voler. Cela ne lui manque même pas.

L'hiver approche. Les récoltes occupent tout le monde et c'est l'occasion de fêtes fantastiques. Justement, c'est l'halloween ce soir, la plus grande festivité en l'honneur de la fondatrice de la colonie. C'est aussi le même jour de commémoration de Drev, la « **Dernière révolution** » qui a libéré cette communauté d'une tyrannie, affamée par le Téraciel. Soulevés par un orateur pompeux qui remémore le passé, Rascar se prend à participer aux applaudissements triomphaux du peuple élu pour vivre dans cette vallée. Tout le monde est déguisé et on s'amuse ferme. Le concert vespéral doit être exécuté par nulle autre que la diva Īkô. On l'a suppliée, pour cette occasion, de ne pas lyrer car cela avait abouti autrefois en pleurs extrêmes, du temps qu'elle était seule, et exprimait son ennui. C'est pour cela qu'elle se réfugiait seule dans les bois pour s'exprimer en lyre propre, là où elle a enfin eu le bonheur de rencontrer l'âme sœur. Il n'y a que Rascar qui sait ce dont ils se privent maintenant car ses chants de lyre n'ont plus la tristesse d'autrefois. Īkô, en plus de sa spécialité agricole en techniques de germination, est aussi reconnue comme sage et est très appréciée. On dit d'elle que non seulement elle lit dans les esprits, mais qu'elle écrit aussi dans les esprits. Vu les inestimables services de l'âme qu'elle a rendus, on est content, sans jalousie pour elle, de la présence de Rascar ainsi automatiquement estimé. Sa voix d'or, ce soir, transporte l'audience au septième ciel sans qu'aucun vertige n'incommode personne. Elle clôture par l'éloge et l'invocation du silence. Le Vent est tombé. À la fin, tous baissent leurs masques en silence, sourient de yeux à yeux pendant un long moment et partent sur la pointe des pieds s'endormir sur la promesse d'un rêve, Drev.

3. Drev

Au matin, en déjeunant, les amoureux se racontent ce qu'ils ont rêvé. Rascar est étonné que ce soit le même rêve. Les détails qu'il a retenus, İkô peut les citer, comme si elle y était. Elle n'est pas étonnée de son côté car c'est pour elle bien normal si elle a rêvé à lui. Cela lui est souvent arrivé. Rascar s'enquiert si ce phénomène est du même ordre que la méditation du midi. Car, ayant remarqué qu'il n'avait pas vu de téléphone, avec ou sans fil, en ce pays, il avait suggéré à quelques reprises ce moyen de communication. Pas besoin, lui avait-on répliqué, il y a la méditation. En plus, on lui a affirmé que les détails de toutes les méditations de chacun sont mis dans une mémoire collective et restent disponibles à tous les méditants Drev, n'importe quand. Ouf ! Rascar n'y croyait pas, strictement pas.

Il avait cependant testé le processus, l'autre jour. Il avait alors confié, en secret à İkô, juste avant une méditation, que son deltaplane était transparent. Après la méditation, tous, même ceux non présents, répondaient correctement sur la couleur de son delta. Un autre test avait confirmé ce prodige. Il avait confié une phrase farfelue à un ami et İko la lui avait répétée exactement avant que tout contact soit possible. Stupéfiant ! Il doit y avoir un truc. Juste à se faire initier, était le truc selon İkô. Et là, le rêve commun serait possible grâce à des techniques qui ont l'air si simples. Rascar déclare alors le désir de se faire initier.

Au début de l'après-midi, des cris dans un pré attirent l'attention. Encore costumés de la veille, trois jeunes hommes s'amuse avec une chaise suspendue par quatre de ces fameuses abeilles géantes, du même genre qu'il avait vu à la tour. Il avait revu à quelques reprises ces drones et s'était informé à ce sujet. Elles viennent du village des robots. Ce sont elles qui s'occupent de produire l'hydroélectricité dont elles sont, en fin de compte, les principales consommatrices. Les drones servent aussi à gérer les avalanches, chasser les nuisances dangereuses, comme les ours, en dehors de la frontière. Où est la frontière ? À cette question, Rascar n'a toujours eu qu'un doigt timoré, pointant vaguement vers l'arrière de celui qu'il interrogeait.

La chaise, donc, est maintenue à une vingtaine de centimètres de hauteur du sol, par des filins d'environ 4 mètres reliés aux abeilles. Les hommes essaient de s'asseoir dessus mais se jettent à terre dès le moindre balancement. Cela les amuse quoique l'un d'eux est sur le point de gerber. On invite Rascar qui n'a aucune difficulté à s'y maintenir. Il fait tranquillement le tour du groupe au grand étonnement des spectateurs. Si

banal pour lui, eux semblent assister à un numéro de cirque. Īkô est radieuse et lui déclare qu'il pourra être enfin initié. Ce moyen de locomotion va le porter au village. Elle lui répète son adage préféré, « Chacun a ses dons et ne doit pas les cacher » . À quoi rétorque à la blague Rascar, « à moins que ce soit le don de la cachotterie. » Īkô, la figure toute rouge d'émotions, le serre très fort et lui fait ses adieux. Il s'installe dans son trône et s'éloigne accompagné des burlesques et joviaux compagnons qui marchent à ses côtés.

On lui décrit les lieux qu'on approche. C'est dans la bâtisse centrale, près du grand silo de l'autre côté du pont, que sont contrôlés les drones. C'est là qu'on se dirige. Plus loin, le hangar des avions. Cela fait des années qu'on n'en a pas vu un décoller ou atterrir. Les contacts avec l'extérieur ont l'air vraiment coupés, se dit Rascar. Entre les deux, le hangar de fabrication des robots. Cette usine, sous contrôle central, peut démonter n'importe quoi et manufacturer n'importe quoi avec. C'est de là, entre autre, que proviennent les maisons de l'autre côté de la rivière. On dit que, si on lui fournit assez de matériaux, cette usine de robots peut construire une usine semblable sans problème, sans intervention humaine. Si on ne l'a pas fait, c'est qu'on n'en a pas besoin.

Il y a quelques rues de maisons, sans plus. En traversant le pont, Rascar note l'inscription « HORTICO » peinte en affreux orange sur le silo. Dans les rues, on voit passer de plus en plus de drones voguant à leurs occupations. Pas vu un seul humain, ni d'autres enseignes ou signes de commerce. Dans le ciel, qui semble toujours n'intéresser que Rascar dans ce monde terrien, s'en vient un grand nuage avec une palissade; en dessous, s'étend une virga avec un arc-en-ciel dedans et un cortège de petits nuages foncés. Le pilote ne réussit même pas à en intéresser ses accompagnateurs. Ils sont trop concentrés à pointer du doigt le passage d'abeilles de nouvelle édition. Ce qui énerve un peu Rascar est le bruit de ces machins, surtout en groupe. On lui dit qu'on en a fait de très silencieux. Pour des raisons de sécurité, il semble mieux de pouvoir les entendre venir. En tout cas, le battement des fréquences non accordées est loin d'être musical.

Cela fait du bien de mettre pied à terre et de rejoindre d'autres humains. Les voyageurs sont accueillis avec empressements. Ils sont menés à une salle de conférence pleine de fleurs, face au conseil des sages, visiblement enchantés de les recevoir pour l'initiation. Dans la tête de Rascar, l'initiation est un rite du genre qu'on sert aux étudiants au début de l'année académique, avec beuverie et excès. Avec ses trois clowns de compagnons, c'était bien parti. Il ne s'attendait pas à des discours qui ne sont pas son fort. Mais c'est intéressant car y sont démontrés les principes de fondation de Drev.

Un sage fait ce brillant résumé : « Notre principe fondamental est le respect de la vie humaine. Nous nous efforçons de supporter la vie contre les menaces individuelles, collectives ou autres. Comme vous le savez, nous avons, ici, des moyens technologiques, avec les robots, pour que l'homme soit exempté de travail et pour qu'il exprime pleinement ses dons humains. Mais ces mêmes moyens technologiques sont devenus la source d'une tyrannie quand une partie informatique, appelé le Téraciel, a échappé à notre contrôle humain. Cela a causé la mort de plusieurs d'entre nous, plusieurs par suicides, dont celle de votre frère Elvis⁴. Inutile de dire que le suicide collectif que la race humaine a entrepris depuis des millénaires, sous forme de guerres ou de dégâts environnementaux, nous préoccupent au plus au point. Nous avons trouvé la solution quand un bogue providentiel a neutralisé le monstrueux Téraciel. Grâce à cette expérience, nous avons mis en place des dispositifs sans faille pour ne plus être opprimés par les machines.

Aussi, nous avons mis au point la psychonétique, qui permet d'équilibrer les émotions pouvant mener l'homme à la chicane, à la guerre. Il faut aussi que cet équilibre soit établi en concordance avec tous les membres qui composent une communauté. Cette méthode s'est avéré être le remède au suicide individuel ou collectif. Nous croyons que la planète pourra bientôt s'en inspirer car nous l'avons déjà éprouvée, ici, depuis la dernière révolution, Drev. Nos célébrations du souvenir de cet avènement ne sont pas celui de bains de sang ou des catastrophes mais celui du fondement de la certitude que nous avons franchi la dernière révolution avec le moyen de régler tous les conflits par l'intérieur.

Hormis ce principe, notre tolérance n'a de limite que l'intolérance et surtout le non respect de la vie humaine. Nous sommes conscients de notre marginalité et de notre vulnérabilité. Mais, en se limitant à nos frontières, nous prospérons actuellement et sommes engagés à ne pas courir à notre perte et à inspirer le futur.

Enfin, nous vous demandons la discrétion totale sur ce qui vous est révélé ici. Nous n'imposons aucun secret car nous sommes contre cela. La transparence est primordiale dans notre quête. Notre société n'est pas une secte. Si vous êtes d'accord avec les principes de Drev, nous accepterons volontiers votre adhésion verbale. On n'a plus besoin de papiers ni de crayon comme vous le verrez avec les pouvoirs de notre méthode de méditation que nous vous proposons. C'est la clef de la vie la plus humaine qui soit. »

⁴ Le vol libre est une activité suicidaire selon beaucoup de gens.

La gentillesse de ces gens ne cesse d'étonner Rascar. Ils ont même pensé envoyer une abeille équipée d'une caméra dans le champs où jardine İkô. Sur un écran, İkô lui apparaît. Elle est en direct depuis un champs et exprime sa hâte de lui montrer les fleurs qu'elle a semées le jour de leur rencontre. Elles sont le signe, selon elle, que leur amitié fleurit de même. Rascar termine son entretien avec İkô tout excité et impatient d'en terminer avec le protocolaire.

Comment ne pas être d'accord avec de si beaux principes ? Bien sûr que Rascar accepte. Et il décline la visite de l'usine de robots car il a bien trop hâte de passer à l'action. On lui explique que ce qui pourrait prendre des dizaines d'années peut être fait, ici cet après-midi. Ses émotions négatives seront subjuguées et ses émotions positives ordonnées en quelques heures. C'est un exercice intense, assisté par ordinateur. Mais on l'assure que cela se tiendra toujours sous étroite surveillance humaine.

« À vos ordres », dit Rascar. On lui répond que les ordres sont pour les robots. Le sourire reste le meilleur moyen pour obtenir quelque chose d'un humain. Rascar sourit. Alors, Rascar et ses compagnons, sont amenés dans une salle où ils enfilent un lourd habit et un casque avec des électrodes pour mesurer les paramètres biologiques. Puis on passe dans une haute salle qui doit être le silo. On leur demande de s'asseoir en rond par terre. L'éclairage se tamise, une musique céleste les enveloppe et ses compagnons commencent à méditer, une main sur le cœur. Rascar fait de même et ferme les yeux comme il le fait d'habitude. La musique cesse.

Quand il ouvre les yeux, il constate qu'il est seul. Les autres sont sortis sur la pointe des pieds. Les murs, qui avaient l'air en ciment brut, sont devenus d'une beauté ravissante. Des millions de bulles montent délicatement et, aussi délicatement, Rascar. Ces murs sont couverts d'écrans, ainsi que le plafond et le plancher amovible qui s'installe mécaniquement. Dans les murs, aussi, des puissants électro-aimants manipulent, sous contrôle ordonné, la position de l'habit plein d'aimants qu'il a revêtu. Tout à fait délectable à Rascar qui retrouve le fabuleux plaisir d'être en l'air. C'est même un peu trop intense. Allait-t-il craqueter de plaisir à tue-tête quand, dans son casque, une voix se fait entendre. On entreprend, d'abord, un long questionnaire sur sa vie, ses goûts, ses dégoûts et un tas de trucs auquel Rascar répond souvent n'importe quoi. Il est totalement ivre de flottaison.

Quand le système s'aperçoit de l'incongruité de ses réponses, une autre voix plus humaine, celle d'un sage, intervient : « Il faudrait coopérer. Cela prend une parole impeccable. » Une semonce se produit : les écrans montrent un précipice dans lequel, il tombe sans fin. Un puissant souffle d'air monte pour appuyer l'illusion. Rascar tourbillonne passivement

sans pouvoir se rétablir. Lorsqu'il est stabilisé, Rascar admet qu'il a rigolé mais il a de la peine à reprendre son sérieux. Il se ravise; il n'aime vraiment pas qu'on le prenne pour un menteur. Sa discipline de vol libre lui a maintes fois prouvé que la vérité est indispensable dans cette activité, dans toute activité. Il s'excuse. Les indiscretions erronées sont rapidement corrigées et suit l'étape de la conviction.

C'est là que cela va se gâter. On n'a plus besoin de le faire parler car ses réponses sont détectées directement de ses paramètres biologiques. Une litanie de phrases se succèdent dans sa tête avec, selon sa réaction, un bercement dans un décor sublime ou une semonce de décor sordide et secoué de tourbillonnements horribles. Cela devrait durer environ quelques heures. Mais il y a quelque chose qui cloche. Dans la salle de contrôle du silo d'apesanteur, on venait de se féliciter d'avoir amené, sans violence, avec subtilité et sourires, « Chute du Ciel », l'intrus de leur frontière maléfique. On le surveillait, à son insu, depuis l'incident de la partie de frisbee. Maintenant, on est surpris. On comprend qu'il porte son nom.

Ce sont les paramètres biologiques qui sont interprétés par la machine et qui déterminent l'intensité des tourbillonnements. Mais le pilote semble se délecter de ces tourbillons sans éprouver la moindre nausée. Par contre, le système actuel, qui essaie de contrôler cet initié, est saturé. On a corrigé, depuis l'avènement Drev, les limites au-delà des capacités humaines que le Téraciel avaient permises quand on l'avait laissé se programmer lui-même et aussi programmer les routines de psychonétique. Aussi, de son temps, on avait déploré de graves accidents : chutes du haut du silo, coma de vertige. Depuis l'avènement de Drev, le système a été mieux balancé en fonction de la capacité humaine. Mais cela ne semble pas suffisant à l'aérobate Rascar. Le nouveau paramétrage avait suffi pour tous les gens, incluant les sages, de cette communauté. Aucun incident grave n'a suivi. Ce ne serait pas tolérable car ce serait l'échec de Drev. La vie humaine est primordiale. Désagréables, certes, mais efficaces, les corrections de vertige et les récompenses de vol plané avaient parfaitement équilibré les émotions individuelles et collectives. On allait au fond de chacun, guidé par un puissant heuristique pouvant inculquer une clarté totale et débloquent des capacités insoupçonnées. Après une seule séance, la capacité de communiquer en groupe, méditant la main sur le cœur, était possible. Cela se perfectionnait par la suite à chaque séance quotidienne de méditation.

Voilà Rascar, stabilisé les bras en croix, suspendu dans son mauvais rêve. Pendant cette pause, le conseil des sages délibère et va voter de forcer les paramètres selon ceux du Téraciel. Mais pendant ce temps, Rascar profite de la pause pour réaliser qu'on tente de lui faire un lavage de cerveau. Il n'a

pas du tout souffert des manœuvres qui auraient désorienté n'importe quel humain. Il est agacé par son impuissance à maîtriser ses membres et la façon artificielle qu'on impose à sa main de se placer à tout bout de champs sur le cœur. Les thèmes récurrents « frontière = mort », « Courir = perte », « Voler n'est pas beau » et bien d'autres l'agacent encore plus. Ils sont superflus et n'ont rien à voir, selon lui, avec le but proposé. Le pire est « Je ne suis plus rebelle ». Tant qu'un thème n'est pas perçu positif selon les réactions de l'initié, il est repris avec une plus forte semonce. Normalement, au plus deux passes sont nécessaires. Mais Rascar, ne sent rien et reste surtout rebelle.

Le carrousel reprend sans limite humaine. Rascar est devenu une toupie qui s'agite de haut en bas du silo d'apesanteur. La litanie réglementaire a repris son cours dans ses oreilles. S'extirpent de ses boyaux quelques sécrétions que des robots mécaniques oranges sont en train de nettoyer sur le plancher. On fait une autre pause pour évaluer si on a poussé trop loin la dose. L'initié, stabilisé comme crucifié à quelques mètres de hauteur, ressent encore le décor virer. Il est enfin un peu abasourdi. Le système montre des signes de surchauffe. Alors un sage parle : « Si vous lâchez prise, vous serez libre. » À quoi répond le frondeur Rascar, en criant les poings serrés « JE SUIS TOUJOURS LIBRE ».

Soudain, Rascar chute sur le plancher. Il est plongé dans la noirceur. Depuis tantôt, il entend des bruits de tonnerre qu'il croyait faire partie du scénario de terreur artificielle. Mais là, il réalise que c'est bien la foudre qui vient de frapper le silo. Le grand nuage qu'il avait remarqué plus tôt le prédisait bien. Même une prison électronique ne peut retenir Rascar Capac⁵, celui qui déclenche le feu du ciel. En moins de deux, il a enlevé l'habit d'aimants et trouvé à tâtons la porte qui n'est pas barrée. Et il court et court. Les marcheurs Drev ne pourront l'attraper. Il a déjà gagné l'extérieur où fait rage un violent orage. On dit violent mais Rascar déguste le grand air, les bourrasques, les éclairs et cette pluie qui le désaltère.

Tout le village est paralysé par la panne de courant. Pas une abeille bourdonne en l'air, quelques-unes en vue immobiles dans des flaques d'eau. Il traverse le pont et rejoint enfin la maison où Īkô, surprise de le voir si tôt, le retrouve détrempé et pas mal sur le nerf. Il parle vite, bégaye, craquette et elle finit par être mise au courant de son épreuve. Rascar n'est pas si énervé par son initiation. C'est plutôt le présent qui le chavire : soit de savoir si le fugitif sera accompagné par sa belle. Elle est aussi consternée par la vision de franchir la frontière que par la déchirante séparation à envisager d'urgence. Il faut agir bientôt car les drones seront lancés à ses trousses dès

⁵ Tintin : Les sept boules de cristal

que le pouvoir électrique sera rétabli. Ce qui vient tracasser en surplus Rascar est qu'Ïkô n'a aucun souvenir du silo d'apesanteur. Donc, les prétentions de transparence ne sont pas si claires.

L'amour peut faire faire les plus durs compromis. Elle convient de le laisser partir. « Rêves à moi et nous serons réunis. » furent ses derniers mots. C'est un résumé d'un processus qui s'est déroulé avec beaucoup d'émotions. À un moment donné, Rascar s'est surpris à parler de son delta en le pointant derrière lui. Serait-il déjà contaminé ? Il s'est alors retourné et a vérifié qu'il pouvait pointer directement de face. Ouf ! Becs ! Go ! Il court, court à perdre haleine. Il passe le bassin de la lyre et arrive enfin à son campement. Le Vent est propice et le nimbus salvateur s'éloigne devant. L'aile vient d'être assemblée quand arrive un escadron d'abeilles géantes.

Le pilote a à peine le temps de s'abriter dans la tour. L'un des drones, qui se stationne devant, communique les messages du conseil des sages. On le somme de se rendre gentiment car on craint pour lui, selon leurs perception, de le voir franchir la frontière et surtout de s'envoler sans moteur. Si cette abeille pouvait sourire, elle le ferait. Devant le refus du rebelle, on menace de détruire son delta. Rascar feint de négocier pendant qu'il grimpe la tour. Il menace de sauter en bas et de se suicider si on touche à son appareil. Il ne le pense pas. Mais en y pensant bien, perdre Ïkô, perdre son delta, perdre sa liberté, perdre sa personnalité aux mains de ces gens tordus, c'est comme perdre la vie. On hésite au conseil des sages où on délibère. Vont-ils risquer de souiller leurs célébrations futures ? Ce précieux temps est utilisé par Rascar pour agir. Cela l'empêchera toutefois de vérifier si ce qu'on a cherché à lui inculquer sur le respect de la vie est vrai. Il allonge le bras avec son couteau de poche et sectionne le fil de l'antenne. Les drones sont immédiatement figés. Vite, il descend, s'harnache, s'accroche à son aile et « Chute du Ciel » décolle.

En s'éloignant, il aperçoit son premier oiseau depuis la journée de son arrivée en anti-bulle. Ce qu'il ne sait pas est que, dans la vallée qu'il vient de fuir, une nuée de micro-drônes, appelés brûloïdes, avaient été relâchés pour chasser les moustiques piqueurs. Or, les oiseaux qui y avaient goûtés ne les digéraient tout simplement pas. Dans l'estomac de Rascar, il y a quelque chose de pas digéré aussi.

4. Ômen

Rascar rêve : Il chevauche une abeille géante. Non mécanique, cette abeille est soyeuse et chaude et le son de ses ailes est délicieusement musical. De ses pattes pend une longue chaîne en cuivre. En frôlant une ligne de haute tension, il voit des éclairs fantasmagoriques jaillissant autour de la chaîne que l'abeille a laissé tomber. Puis, il aperçoit Īkô qui gambade dans un champs tout orangé par la lumière d'un coucher de soleil. L'abeille attrape la belle et se transforme en hélicoptère dans lequel les amoureux s'étreignent follement. Et Rascar se réveille au bruit de deux enfants qui jouent à grimper sur une table à pique-nique. Il est couché dans un vieux Wesfalia bleu que lui a prêté son ami Mec-Fly. Le véhicule est stationné dans une halte routière, son delta ficelé sur le toit et dépassant à chaque bout.

Quel beau rêve ! Se dit-il. Elle a dû le capter et il espère qu'elle a compris, autant que lui, ce qu'il augure. Le pilote a changé son type de cabotage aérien pour la route de bitume. De nuit, il roule et rumine son incurable ennui d'Īkô. Il a déjà connu le sevrage du vol et a su le maîtriser. Il essaie d'appliquer cette expérience à la situation actuelle. Cela aide mais la sagesse lui manque un peu. Avant d'entreprendre quoique ce soit d'intempestif, il préfère consulter son frère Elvis. Au fait, ce dernier n'est pas mort du tout comme certains le croient. Pour échapper au régime du Téraliel, il avait simulé un accident de parapente. C'est même lui qui a lancé le bogue qui a anéanti le monstre informatique. Dire qu'ils ne sont même pas au courant. Il devine déjà la réaction de son frère qui dédaignera s'immiscer dans les affaires de Drev. Mais il aura certainement quelques bons conseils.

Se reposant de jour dans les haltes, Rascar bouffe tranquillement des kilomètres en montant au nord le long des Rocheuses. Son dernier rêve lui a donné de l'espoir. Dans sa tête, une pensée lui revient constamment : « Tu ne décides vraiment que le début d'un vol ». Il en va de même avec son aventure amoureuse. L'atterrissage s'est présenté aussi brusquement qu'avec l'anti-bulle. Mais ce n'est pas dit qu'il ne trouvera pas un perchoir et le Vent pour re-décoller. Il faut préparer ce moment et ne pas y arriver tout croche. Il faudra saisir l'occasion avec les bons outils. Encore chanceux d'en sortir intact mais encore plus d'avoir eu le privilège de tant d'intensité. Faut honorer cette expérience plutôt que sombrer dans un piège absurde. Du moins essaie-t-il de philosopher et de mettre des mots sur ce qui lui arrive. Il aime aussi voyager et le décor fabuleux le comble. Il approche de son but au Yukon, près de la frontière de l'Alaska.

Il a quitté la grande route et s'insinue dans l'arrière pays. C'est le grand blanc, c'est-à-dire qu'il neige à n'y rien voir. Arrivant près d'un long

lac, une congère de neige immobilise son véhicule. Il est encore à une dizaine de kilomètres du lieu de rendez-vous. Il se trouve en dehors des services de téléphone cellulaire. Sa situation n'est pas inquiétante car il a tout ce qu'il faut à bord pour ses besoins. De plus, il réussit à prendre contact par radio-amateur avec son frère qui l'attend. Il est convenu que Sivle, le petit-enfant d'Elvis, viendra le chercher demain matin quand la tempête de neige sera terminée. Rascar se hâte de s'endormir pour son rendez-vous onirique. Un silence ouaté est témoin de ses prodigieux rêves.

Au matin, Rascar se réveille radieux comme la luminosité qui éclate sur un paysage désert, blanc, immaculé, grandiose. Le soleil grimpe à travers des pics agressifs qui surplombent le lac gelé. Il déjeune, prépare un havresac et fixe l'horizon du lac à travers ses verres fumés. Un point foncé grandit graduellement et s'approche en silence. Ce n'est pas une moto-neige bien que cela approche aussi vite. Rascar a chaussé ses skis et est descendu sur la glace à sa rencontre. Arrive au loin sur skis, Sivle, avec à son plexus une corde plongeant dans le ciel. Très haut, un cerf-volant transparent est téléguidé par des influx captés dans le casque de celui-ci. L'enfant cabriole comme un poisson-volant, passant presque autant de temps en l'air que sur la neige. Surgit soudainement, entre les deux skieurs, un grizzly qui s'approche dangereusement de Rascar. Rascar réalise qu'il n'a que son casque et son couteau de poche pour se défendre. Mais Sivle fonce sur l'ours qui vient de l'apercevoir. La bête cherche à l'attaquer. Mais Sivle passe par dessus, revient, taquine avec adresse et attire l'ours au loin. L'animal court après lui et sera bientôt assez crevé pour qu'on n'ait plus à s'en soucier. L'enfant revient rejoindre Rascar. On s'accolade et rigole bien de la façon de déjouer nounours. Le grand-oncle de cet enfant de douze ans ne tarit pas de remerciements. Sivle sort un autre cerf-volant semblable de son sac à dos et les voilà partis, dans un Vent suave, pour une majestueuse glisse. Flottant sur la poudreuse fraîche, ils gagnent le camp de base d'Ômen de l'autre côté du lac. Sivle guide l'accostage car il faut contourner une plaque d'eau libre près du bord.

Ômen est le nom d'un grand cerf-volant à caissons, comme un parapente, qu'a conçu Elvis Capac. Il fait presque mille mètres carrés. Il est amarré ici à un socle spécial qui a l'air d'un quartz géant courbe. Il vole à une altitude d'environ trois kilomètres dans le ciel. Ômen vole ainsi depuis plus d'un an, sans toucher terre avec Elvis qui a aménagé dans une nacelle suspendue tout en haut. C'est un exploit gardé secret par le concepteur. Sivle a sauté de la nacelle, ce matin, avec son petit cerf-volant servant de parachute. Et maintenant pour monter rejoindre Elvis, rien de mieux en ce temps favorable que de fixer ce même petit cerf-volant à une poulie qui

glisse sur l'amarre d'Ômen. Rascar suit et ils montent progressivement sans grande manœuvre à faire. Facile, c'est un peu comme dans une immense pompe. Le lac tombe, les montagnes tombent. Jubilant ! On commence à distinguer l'allure de parapente géant qu'est la destination avec un espèce de vieux « camper » en aluminium, du genre « mobile-home » sans roue ni châssis pour nacelle. Un peu de frein et voici le marche-pied qui accueille les deux braves. On est accueilli dans la joie exubérante. C'est une retrouvaille extraordinaire. Et on ne sait plus par quoi commencer tant il y a à se raconter. Rangeons les bottes et anoraks dans un coin à sécher et entrevoyons donc une bouffe et le confort de s'attabler pour s'écouter mutuellement. Tous les murs de l'habitacle sont remplis de formidables dessins d'enfants. Rascar remarque justement un croquis qui date du voyage en Himalaya où les deux frères avaient trouvé Sivle dans un monastère. Y sont dessinés les deux parapentistes avec un enfant accroché dans le dos de l'un d'eux. Déjà une surprise vient secouer Rascar. Les longs cheveux ébouriffés sur la tête de Sivle révèle, ô incroyable mystère, une belle grande fille, une adolescente ravissante avec le sourire d'une déesse. « Mais, mais, craquète Rascar, je... je croyais qu'il.. elle Si... Sivle était une... un garçon. » Effectivement, on croyait cela quand on l'a ramenée d'un monastère tibétain⁶. Mais ce n'était pas le cas. On s'est aperçu plus tard que Sivle n'est pas le fils mais la fille de Xix. Rascar, depuis lors parti en multiples voyages et cabotages, vient de s'en rendre compte. S'il a beaucoup à raconter, il a le bec cloué et va écouter un peu mieux ce qui se trame dans Ômen. Sa petite-nièce, au cran de Capac, qui a mis un ours en déroute, ne s'en préoccupe pas car elle est déjà affairée à scruter les écrans du poste de pilotage.

Sivle a ceinturé ses cheveux avec un bandeau semblable à celui de son grand-père. Pas besoin des manettes, des claviers ou du volant situé au poste de pilotage pour conduire Ômen. Ces bandeaux recueillent les ordres mentaux qui sont transmis à l'ordinateur de bord. Quelques écrans affichent les données de vol mais aussi les transmettent aux bandeaux. Bien qu'il y ait un auto-pilote, les pilotes sont toujours branchés de cette façon aisée. On assure Rascar qu'il pourra s'y entraîner. Ce n'est pas si difficile. Il s'informe des stratégies de manœuvres. Actuellement, l'appareil se tient au zénith, la position de base la plus aisée, face au Vent. C'est généralement ainsi que l'on se maintient. En plus de capteurs solaires, une éolienne fixée à l'avant de la nacelle fournit amplement d'électricité pour le chauffage, l'éclairage,

⁶ Canard codé, Tandem

l'appareillage et les télécommunications. Pour l'eau, on plonge dans les nuages pour la cueillir. On a aussi un bon stock de denrées sèches pour la bouffe; mais aussi des pots de germination fixés à chaque fenêtre fournissent la fraîcheur vivante biologique et les vitamines. Voilà le principal pour la survie. Le grand-père enseigne à sa petite-fille très douée. Parfois, l'un quitte pour du ravitaillement, mais c'est ici que la vue est la plus belle.

Le but d'Ômen n'est pas l'exploit aéronautique. Un tel appareil pourrait harnacher une grande quantité d'énergie. Le projet initial était de canaliser la foudre et de la conduire dans le lac puis de recueillir l'hydrogène sous la glace. Évidemment, le projet impliquait un cerf-volant inhabité. Cependant, ce projet sera plus réalisable si on le déplace, au sud, dans une région où il y a plus d'orages. Au fait, la visite de Rascar pourrait être de bonne augure en ce sens. Une autre possibilité est de convertir la traction de l'appareil et de la transformer en électricité. La méthode traditionnelle de la génératrice exigerait des transmissions mécaniques assez lourdes et pas assez efficaces. Mais Elvis a développé un nouveau procédé appelé nanogénératrice. Cela a pris deux ans à le cultiver. Le socle d'arrimage d'Ômen, que Rascar a aperçu tout à l'heure au sol, a été cultivé atome par atome. Quand il est tordu, les électrons coulent dans sa structure et sont recueillis par des électrodes. Si cette énergie ne coulait pas, le socle fondrait. Quand Ômen change de position, le fléchissement infligé au socle pompe de l'énergie. Actuellement, il n'est relié à aucune ligne de consommation et alimente des radiateurs, comme ballast, situés dans le lac. C'est justement ce qui explique la zone dégelée du lac. Enfin, passablement prometteur serait tout simplement de remplacer la nacelle par une grande éolienne volante. On n'aurait plus besoin de tour et moindre serait la pollution sonore. L'actuelle expérience a pour but de développer le contrôle de ce formidable moyen de sustentation de façon fiable, surtout par rapport aux conditions météorologiques. Le Vent n'est pas une entité si facile à maîtriser.

Ce qui est délicat, dans tous ces projets, est que beaucoup de recherches alternatives du genre ont été, depuis un siècle, sabotées par les cartels d'énergie. Elvis préfère mener ses recherches discrètement pour pouvoir les mettre au point avant de les partager. Mais c'est un chercheur un peu aigri et son génie doit trouver compensation dans des retraites d'aigle. Il faut l'entendre parfois se défouler sur ce qui l'a chassé de son coin de pays dévisagé par la peste qu'il abhorre le plus : le gazon rose⁷, les sapins blancs, le soya à lait de vache, la moutarde résistante à l'herbicide, le chat anti-allergène, la banane dévaccinante. Bref les OGM, il ne peut les blairer. Et

⁷ Mon plus beau en MMX

pourquoi pas la betterave au sucre d'érable, l'hirondelle kamikaze, le poulet-toujours-BBQ-sans-plume, le blé cannabis, le chien anti-puce qui miaule, le chevreuil obèse, le canard décodé, le pommier à venin de serpent, la mouche de maison sidatique ? Vers quel monde inhospitalier nous mèneront ces imprudences avec ces chimères de monstres artificiels et leurs multitudes de clones infirmes ?

Ici, en haut, il peut se calmer un peu, au moins dans son délire aérien. Le chuintement du glissement fluide du Vent est assez calmant et inspirant pour lui. Mais il n'est pas si aigri, car la compagnie de Sivle compense pour tout cela. Ils vivent ici une prospère austérité. Ils adorent les mathématiques, méditent beaucoup, philosophent à leurs manières et passent beaucoup de temps à contempler le paysage inouï à leur portée. Le taï chi et la corde à danser sont de routine pour s'entraîner physiquement. Des notes, des livres, des diagrammes et divers montages traînent un peu partout. C'est ainsi pour les victimes de l'ébullition mentale. C'est même un peu un fouillis quand on poursuit tant de projets à la fois. Le mot d'ordre « Ômen ! Ômen ! Ômen ! », déclaré pour une situation d'urgence, par Elvis, peut en quelques minutes tout rétablir. Il est lancé justement comme exercice pour laisser un peu de place à Rascar pour s'installer. C'est que des routines du genre peuvent être nécessaires en tout temps. Il y a des casques, lunettes de ski et parachutes à chaque portes ou sorties d'urgence. Il y a une trappe dans le toit, par laquelle on peut accéder par une échelle de corde à la voile. On peut circuler dans ses caissons, les ajuster ou les réparer au besoin. Rascar exprime avec enthousiasme qu'il ne veut pas manquer une telle sortie extra-véhiculaire. Son frère insiste sur le fait qu'il faut toujours, en tel cas, être assuré d'une corde de secours. Il insiste car il connaît sa nature parfois impulsive. Il doit se plier à la rigueur du bord. C'est pas que Rascar est si inquiétant; il est même un pilote accompli et très prudent maintenant. Maintenant oui; mais il en a fait pas mal baver à son maître de vol qui reste un peu effarouché à vie.

Déjà une semaine est passée. Les passagers d'Ômen s'entendent à merveille. Rascar a appris à manœuvrer avec les commandes manuelles. Les bandeaux ne sont pas encore sa préférence. Il voulait absolument faire une vrille. On a lancé le mot d'ordre, tout fixé l'ameublement, s'est attachés aux sièges comme des astronautes. Quelle belle manœuvre d'une majesté à la mesure du paysage qui bascule graduellement avec une superbe sensation d'apesanteur pendant le plongeon. Rascar continuerait toute la journée. L'acrobatie, c'est correct mais Elvis préfère en rester à cela comme tests d'appareillage et d'équipage.

Parfois, on prend d'autres allures dans la fenêtre de vol, par exemple, pour aller chercher un Vent plus favorable à une altitude autre que le zénith.

La cabine se trouve alors en gîte. Un bon nombre de prises alternatives sont disponibles pour fixer l'ameublement. Faut dire que le pied marin s'impose. C'est là que les bandeaux sont utiles, car le poste de pilotage ne peut pas être tout viré aussi facilement ou aussi confortablement.

Ômen est bien équipé d'antennes et reçoit toute l'information sur les données météorologiques de la planète. Elvis et Sivle sont des passionnés d'analyse météo. Ils ont développé un fin procédé de prédiction bien au-delà des moyens courants. Il s'agit plutôt d'une traduction du Vent planétaire qui porte en lui toute la dynamique de l'océan Atmo (l'atmosphère dans leurs termes). Si on sait écouter et comprendre son langage divin et mystérieux, alors on peut savoir le futur autant que le Vent est transparent. Or les ordinateurs de bord sont saturés à cette tâche. Même les super ordinateurs à terre, auxquels on peut accéder de la navette, ne suffisent pas non plus. C'est, ici, le cerveau humain qui est mis à contribution et qui sert de processeur central. Un des deux pilotes, Elvis ou Sivle, placé en état de méditation, assiste les ordinateurs spéciaux du bord dans la nacelle. Ce n'est qu'ainsi qu'on obtient la capacité de solutionner, à la seconde près et pour des jours, le Vent et présager exactement ses intentions. D'où le nom d'Ômen.

En écoutant bien leur maître, le Vent, ce génial équipage a pu orienter leur trajectoire favorablement dans le ciel et cerf-voler pendant plus d'un an. Des imageries claires s'affichent sur les écrans et il est aisé d'anticiper plusieurs jours à l'avance les activités du bord. On valide les données fines et les relaie au pilote automatique. Celui-ci active les contrôles du cerf-volant et la course obtenue est généralement fluide et confortable. Ce n'est pas que tout est prévisible car il y a d'autres facteurs que le Vent qui peuvent bousculer cette odyssee. Des aéronefs pourraient se mettre en gisement de collision. Il faut garder contact avec les tours de contrôle ou directement avec les pilotes d'avion. Heureusement, cela est rare dans cette région déserte, stratégiquement choisie en-dehors des routes aériennes régulières. Il faut être aux aguets et maintenir une habileté à communiquer et détecter une menace. Enfin, cela ne leur est arrivé que deux fois d'être en alerte de la sorte. Mais cela fut réglé rondement, sans encombre.

5. Oculus

Rascar finit par raconter ses aventures en Teraland et il est écouté avec grand intérêt par ses hôtes. Il y va sans détour avec son plan de libération d'Ïkô en hélicoptère. Il compte sur Elvis pour un système de brouillage des ondes afin d'appuyer sa mission. Ce dernier grimace. Il connaît très bien ceux qu'il appelle les Sécures, car leur obsession pour la sécurité le dépassait. Mais, avant qu'il ne puisse se prononcer, Sivle montre son enthousiasme. Elle est fascinée par son récit. Si aérienne qu'elle soit, elle est transportée d'admiration pour ces paysans chanteurs et musiciens. Elle manifeste une certaine nostalgie appalachienne. Elle adore cultiver la terre et la tâche de gérer les germinations ne lui suffit pas. Elle aimerait tellement entendre ces chants d'Ïkô que Rascar a si bien décrits et qui lui ont mis l'eau à la bouche. Puis pour la politique, elle exprime rondement que tout les pays lavent autant le cerveau de leurs habitants. Aucun pays n'est reluisant quant à l'estime des habitants au-delà de leurs frontières. De plus, Drev n'a pas de visée belliqueuse d'expansion grâce à leur géniale autarcie. Pourquoi s'immiscer ?

Elvis saisit bien le désarroi de son frère et masque un peu sa méfiance des Sécures. Il s'assure, néanmoins, que Rascar n'a pas divulgué son implication dans la désactivation du Téraciel. L'opinion de sa petite-fille, assez impressionnante pour une personne de son âge, le porte à nuance aussi. Le défi du brouillage des drones n'est rien pour lui, ni techniquement, ni moralement. La capacité de réaliser rondement une telle opération n'est pas si compliquée. Elvis explique simplement le problème : « As-tu pensé à la réadaptation de Ïkô ? Quel sera son malheur, par exemple, de voir, à tout bout de champs, quelqu'un courir ? Privée de la méditation du midi, son bouleversement pourrait être pire. » Rascar n'y avait pas pensé, n'envisageant le futur que dans une bulle amoureuse. Faut-il envisager, comme seule issue d'être tombé en amour avec une nonne, qu'il doive retourner vivre dans ce monastère artificiel ? Rascar pense que son frère pourrait construire un silo d'apesanteur ou utiliser leur silo. Pas question pour lui de psychonétique, pas dans ce sens; il est intraitable. La discussion est interrompue par les cris de l'auto-pilote « Ômen ! Ômen ! Ômen ! ».

Tous les écrans se sont mis à rougir. Dans moins de vingt heures, un cyclone s'organise dans la région et cela risque de barder sérieusement. On révisé, en méditation, l'état de la situation et les stratégies. Le capitaine, en accord avec l'équipage, décide de l'affronter. Il y a quelques mois, ils ont essuyé une forte tempête et s'en sont admirablement bien portés. La

prochaine anticipée est plus sévère mais on est là pour tester et aucune pression de Sécures ne les infirme sur leurs capacités. Ils sont justement là pour cela, du moins selon les mots de Rascar. Elvis aurait eu des termes plus sophistiqués pour enfin dire la même chose. Pour lui, un nouveau et passionnant discours du Vent s'annonce. Dans tout cela, le pire à craindre est la turbulence de relief. Si on se tient haut, les sillages d'onde sont bien maîtrisables. Mais s'il faut descendre, là, le relief génère des turbulences plus coriaces où peut vociférer un chaos incompréhensible et hasardeux. Le Vent invente toujours de nouveaux mots. Et, en attendant qu'il s'explique, la confusion mène à la mesure de notre ignorance. Le temps n'a pas la patience d'attendre. Il faut alors maintenir suffisamment d'altitude; ainsi l'anticipation du Vent par Ômen devrait permettre d'amortir ou de négocier toutes les secousses et les rendre endurables pour les passagers. Rascar, bien entendu, pourrait s'en permettre plus.

Alors, comme de bons marins, on prépare le caban. On révisé tout l'équipement et on est bientôt prêt. Les deux méditants se relaieront jour et nuit. Rascar, lui, contemple aux fenêtres. Il joue souvent avec Sivre à détecter de formidables dessins dans les nuages. Plus que des personnages fantastiques, ce sont des histoires complètes qu'elle lui raconte. Rascar en remet et ils sont emportés sur une théorie de la réincarnation intemporelle : Quand les personnages meurent, leurs âmes tombent dans un état où il n'y a plus de temps. Alors, quand vient le temps de se réincarner, cela peut être autant dans le passé que dans le futur. De telle sorte, qu'à la fin, même s'il n'y a pas de fin, ils finissent par découvrir que tous les personnages ne sont qu'une seule réincarnation en boucle, les bons et les moins bons. Comme le Vent qui tourne autour de la planète, quelque soit sa direction ou sa force, il n'est qu'un seul Vent. On ne s'ennuie pas avec eux, se dit Elvis. Et cette nouvelle amitié libère un peu son frère de sa captivité amoureuse.

Car Rascar a sombré à quelques crises plus graves que le craquètement. Une nuit, son frère le surprend avec un parachute de secours, prêt à sauter de la nacelle en plein cœur de la tempête. Il venait de rêver qu'Îkô était menée au silo d'apesanteur. Elle était cernée et abattue et cela l'a complètement chamboulé. Elvis le convainc d'au moins attendre le jour. En attendant, il le console et Rascar bénéficie d'une singulière leçon de vol par son grand frère. Elle est basée sur l'analogie, évidente selon lui, entre le Vent extérieur et le Vent intérieur. Le Vent, pour qui le connaît, peut emporter au bout du monde. Pour l'ignorant, le Vent peut n'être qu'encombrante menace. On a appris aussi à survivre à la tempête en s'abritant ou avec habits et des outils. Il en va de même dans le monde intérieur de nos émotions où souffle un Vent analogue hors de notre contrôle. Selon notre réaction ou union avec ce

Vent, notre navigation intérieure fera malheur ou bonheur. Cette tempête de la perte amoureuse doit être vécue avec la même adresse que celle pour voler dans l'air. Il faut faire face à nos émotions avec impeccabilité plutôt qu'en se laissant aller à la dérive. Il ne faut pas se fixer dans une mentalité captive de Sécures. Elvis, donc, le convainc de tenir la barre et de chercher à sortir de sa tempête indemne. Comme dans la tempête qu'ils affrontent, accrochés au ciel en cerf-volant, sauter risquerait d'empirer sa situation. Quand le jour est venu, Rascar s'est repris à contempler avec admiration le spectacle du cyclone en pleine mutation devant ses yeux. Un double défi n'est pas trop pour un Capac.

Contempler est sûrement la forme suprême d'observation. Toute la nature est à sa place ainsi que l'observateur qui n'interfère pas. La beauté sert alors son propos autant pour les sens que l'intelligence. Il faut que la disposition de l'observateur soit à l'acceptation totale alors que son esprit tend souvent à imposer une idée préconçue. Accepter directement la réalité est la clef de la perception du monde la plus appropriée pour la nature de l'homme. L'évolution de la contemplation vers la méditation est aussi naturelle qu'elle peut être tordue, que ce soit avec la psychonétique ou bien avec des méthodes moins instrumentales, même antiques. Selon Elvis, il faut pouvoir les éprouver sans cesse et s'accommoder avec des corrections aussi fluides que possible. C'est là sa quête et il est heureux d'avoir cette occasion de la saisir avec les outils qu'il a créés et qu'il partage. Tenir sa vie entre ses mains, comme ce vol, est un précieux privilège. Comme la terre vole dans le ciel, on est toujours en vol. N'en tient donc qu'à nous de toujours percevoir cet état de grâce malgré notre minime petitesse dans l'univers.

Des fenêtres de la nacelle d'Ômen, des regards planants contemplent la contrée sublime, baignée de lumière, que de longues tentacules d'ombres envahissent progressivement. Elles s'immiscent sinueusement, sans respect des obstacles gigantesques, que ce soient des pics, des précipices, des rivières déchaînées ou encore des forêts profondes. Elles font leurs chemins impitoyables en reflet des nuages compliqués qui, à la fin obstruent aux spectateurs célestes toute la vue de la terre. Mais le spectacle n'est pas moindre. Les fronts sont aussi majestueux qu'impressionnants. Sous eux, un tapis mystérieux se tisse, effiloché d'abord, puis de plus en plus opaque, en passant par une multitudes de textures mouvantes sous les ordres du Vent. Sa phrase est complexe mais on saisit clairement le patron circulaire qui courbe à l'horizon en cyclone. Des labours géants se sillonnent sous leurs yeux et se déplacent graduellement en déroute. Chacun voit cela à sa façon, dépendamment de quelle fenêtre de la nacelle ou de quelle fenêtre de sa perception il regarde. La conviction générale est qu'ils sont bien petits dans

cette immensité qui se métamorphose et dont ils sont à la merci. Où puiser confiance si ce n'est dans leur minuscule monde intérieur, où se joue autant de brassage provoqué par un tout aussi puissant Vent intérieur ? Ces pilotes le sentent bien et le partagent clairement. La beauté de la nature dont ils sont témoins est comme une garantie d'un aussi beau futur. Autant que les plus beaux tableaux, films, théâtres ou messes, cet art brut des éléments les transfigure comme une illumination. Ils ne sont pas restés en route pour rien. Il font face à un destin qu'ils aiment. Finalement des nuages plus hauts obscurcissent ceux du bas et les enveloppent totalement comme une nuit. Une bête énorme les a avalés dans son ventre de dragon. Malgré cela, le beau temps règne à l'intérieur de tous les pilotes d'Ômen. L'action donne plein de pep à Rascar.

Ils voguent, calmement bercés par une vague bien surfée grâce aux habiles calculs des pilotes. Clac ! Une secousse a ébranlé l'habitacle qui vient d'être momentanément aspiré vers le haut. L'amarre vient de céder à l'ancrage et un élan de liberté s'empare d'Ômen. C'est aussi le cyclone qui a capturé leur illusion de vol libre. Une caméra installée près du socle confirme le bris. On aperçoit même un ours qui y rôde. Ce n'est pas un désastre car Elvis avait évidemment entrevu un tel scénario. Le câble qui pend à la nacelle est aussitôt largué. Une option serait d'atterrir tout de suite vers la base. Mais ce n'est pas nécessairement la plus sage puisque la tempête est trop bien engagée. C'est qu'il faut considérer le Vent à l'atterrissage; s'il est trop fort, les risques de crash deviennent trop grands à cause de la turbulence. L'autre option serait de partir au large avec la tempête, en voyage, au loin, très loin. Sivle est ravie de cette possibilité car on a souvent révisé des consignes de sécurité à cet égard. Voici l'opportunité qui s'offre enfin. Mais ce sera de l'exploration pure. Faudra valider des tactiques non éprouvées car jamais tentées. C'est tentant. On délibère et tous sont d'accord pour continuer.

Ils vont essayer d'abord de rejoindre l'œil du cyclone où le Vent sera plus praticable pour atterrir. Sans encombre, ils réussissent en moins d'une journée. Si on peut se maintenir au bord de l'œil, surfer le sourcil, on pourra se laisser dériver avec le système météorologique et voyager peut-être même quelques jours. Ômen est positif là-dessus. C'est un peu optimiste car si un anti-cyclone de beau temps est sustentateur, le cyclone est plutôt précipitant. Toutefois plusieurs zones favorables d'ondulations sont encore perceptibles sur les écrans d'Ômen. Pour le moment, l'altitude peut se conserver. Un autre problème pourrait être de gagner trop d'altitude. Cela est à proscrire autant par la loi aérienne que par le manque d'oxygène. Il faudra plonger parfois à la limite de ce que la voile peut supporter. Une ultime issue serait

de sauter en chute libre et ouvrir les parachutes très bas. Mais cela n'est pas encore nécessaire. La course est bien calculée. Ômen fait bien son chemin sans se faire bousculer outre mesure. Les pilotes sont bien attentifs et trouvent un sentier céleste fiable.

Ce n'est pas une improvisation simpliste. L'équipement d'Ômen fait ses preuves admirablement. On apprécie le support de Rascar qui, en plus de cuisiner de bons plats, joue de la musique Drevienne sur le clavier. Rascar a aussi la charge de la surveillance du trafic aérien. Cependant, aucune rencontre par un temps pareil ne se présente. Après deux jours de relais entre Elvis et Sivle, ils ont couvert la moitié du continent. Sivle se voit déjà dans les Appalaches. Elvis la ramène au présent. Mais Sivle a bien vu. La fatigue les travaillent un peu mais enfin rien ne les empêchent de progresser avec ce système qui traverse le tumulte comme une horloge implacable. Quand l'œil du cyclone finit par survoler les Appalaches, une poussière de conscience se détache du sourcil et gravite gracieusement entre des nuages clairsemés. Personne ne voudra les croire, même avec leur trace sur GPS qu'on dira truquée. Qu'importe !

Ils n'ont même pas eu de brassage désagréable à endurer. Une houle hypnotisante quasi continue fut seulement entrecoupée de quelques transitions de vagues bien honnêtes et sans secousses vicieuses. Ômen est vraiment un aigle sans pareil. Un volcan le guide vers la ferme d'Elvis. Ce dernier est un grand admirateur de l'oiseau mythique qui peut voler si bien, qu'il n'a jamais besoin de toucher terre. Il admire encore plus l'approche parfaite de cet oiseau quand il daigne atterrir avec une délicatesse extrême pour ne pas abîmer ses œufs dans son nid. Elvis est réputé pour la douceur de ses atterrissages car il y met beaucoup d'attention, à l'image de l'aigle. L'approche n'a de surprise que cette accélération typique de chaque atterrissage. Cela fait des jours que tout se passe au ralenti quand, en quelques minutes, les réflexes doivent surgir d'une certaine torpeur. Une vieille manche à air délabrée traîne encore dans un champs et pointe la voie. On se positionne face au Vent, qui est aussi accueillant que le terrain est détremé par les pluies récentes.

Le seul imprévu est ce troupeau de chevreuils que les chasseurs n'ont jamais fini d'exterminer. Ces xénomorphes, qui causent tant d'accidents sur les routes encombrant maintenant l'arrivée d'Ômen. Elvis, serrant les dents, essaient de les contourner. Mais le vieux habitacle emboutit un gros mâle qui défenestre dans le pare-brise. Il abat une partie des instruments sur le pupitre qui bascule sur le banc où Rascar est assis. Ômen s'immobilise, le cerf-volant bien gonflé et stabilisé au-dessus. Rascar, bien que coincé, rigole du panache immobilisé juste devant ses yeux. Il est déjà en célébration. Il se

ravise un peu car son genou gauche ne peut bouger et commence à engourdir. Il sent une drôle de vibration jusque dans la cuisse. Heureusement pour Sivre et Elvis, la pose d'Ômen ne les a pas tant secoués. Toutefois, la fierté d'Elvis en a pris un coup, tout comme le pare-brise. Mais le reste de la nacelle et le cerf-volant n'est aucunement endommagé. Ils n'ont qu'à détacher leur ceinture pour aller secourir leur compagnon dont les rires semblent se muter en plaintes. Elvis actionne le levier de hauteur du banc de l'infortuné Rascar pour l'abaisser et facilement le dégager. La vibration dans sa cuisse continue. Mais il n'est pas du tout blessé; c'est son téléphone cellulaire qui vibre ainsi. Qui donc peut le sonner en pareil moment ? « Allo, c'est moi... » entend-il chanter en lyre propre pendant que la voile d'Ômen s'affale comme un grand rideau.

6. L'appel au Vent

Rock est né dans la barque de son père, un sage pêcheur. Il y a même littéralement grandi, mûri au cœur des grands éléments, en mouvance continuelle pour la pêche qui assure leur subsistance. On dit qu'il a appris le langage du Vent avant celui des humains. Une petite voile sur l'embarcation supplémente le recours aux rames. Rock a donc bien appris le Vent particulier de ce lac. Ainsi adroitement écouté, ce Vent leur a été favorable et permis la navigation entre les zones poissonneuses et le marché du village. Le père a un culte particulier envers le Vent qu'il honore comme un dieu. Il a appris à son fils que le Vent ne se prie pas et qu'il faut le prendre comme il est. Est-ce parce qu'il ne se sent pas digne de s'adresser à une si puissante entité ? Ou est-ce que ce serait insultant envers sa parfaite harmonie si on se permettait de lui quémander quoique ce soit ? En tout cas, il considère que cela risque de lui porter malheur. Pour lui, le Vent doit être écouté comme il est car il est le souffle primal, la voix divine. S'il est dévastateur, c'est qu'il s'emploie à rétablir des désordres de la vanité humaine. Rien n'est à craindre de son passage furibond pour un esprit impeccable. Toute vie de marin, même d'eau douce, a sa mystique. C'est ainsi qu'il organise, frugalement mais honorablement, le pratico-pratique de tous les jours. Il sait voir venir la tempête, le calme plat ou la brise magique; cela se distingue avec l'observation attentive des signes du ciel. C'est bien normal qu'une certaine explication, naïve ou inspirée, en découle.

La famille habite un chalet isolé au bord d'un grand lac, à quelques kilomètres du plus proche village qui ne peut être rejoint que par voie d'eau. Il n'y a pas de route comme telle mais un sentier pédestre permet de s'y rendre. À part d'y vendre son poisson, le père mène la vie effacée d'expatrié qui n'ose se mêler aux locaux. C'est même un peu la religion de ce dernier qui le tient à l'écart. Certaines coutumes locales l'indisposent un peu. Aussi son caractère est anachorète et il en est de même pour sa femme. Ils ont, en ce bel après-midi ensoleillé, la visite d'un de leurs rares amis qui partage la même religion. C'est un menuisier qui doit l'aider à la réfection de leur toit qui coule. Un troc de poissons a permis de se procurer les matériaux.

Sur la plage, Rock joue avec son seul ami Gzu, le fils, unique aussi, du visiteur. Ils ont le même âge, douze ans, et s'entendent à merveille. Après une longue baignade, car il fait très chaud, Gzu a sorti un cerf-volant qu'il a lui-même confectionné. Il veut le montrer à son ami qui se dit très intéressé d'en construire un. Mais il ne Vente pas du tout. Les voici qui courent à perdre haleine d'un côté et de l'autre sans grand succès. Chacun leur tour,

l'un tient la ficelle et l'autre lance le cerf-volant en l'air. Gzu finit par comprendre que la course à pied n'est pas assez pour cet engin. Vivant au village, il a fréquenté l'école, au contraire de Rock qui n'y est jamais allé. C'est même un enfant prodige qui, s'il n'était pas si jeune, pourrait être admis dans les grandes écoles de la ville. Sans être pédant, il n'interprète pas leur croyance de la même façon que son ami avec lequel ils ont de superbes discussions sur la spiritualité.

Malgré les protestations de Rock, il veut prier le Vent. Alors, il trace dans le sable un cercle avec un bâton et déclare qu'il n'en sortira pas tant que le Vent ne se lèvera pas. Puis, il se tient debout, les mains jointes au-dessus de la tête, ferme les yeux et prononce des incantations qu'il a déjà lues dans de vieux bouquins de la bibliothèque. Au loin, sur la galerie, les mères les surveillent du coin de l'œil. Elles ont remarqué la pose immobile du jeune qui ne bouge plus depuis un quart d'heure non loin de la barque tirée sur le rivage. Rock est le premier à reconnaître le son du carillon de la maison qui annonce la levée subite d'un Vent de terre. Ce Vent se lève de plus en plus fort en direction d'un nimbus qui gonfle au-dessus de l'eau encore calme comme un miroir. Mais le miroir ne tarde pas à se friper en rides et vagues.

Gzu n'a pas le temps de sortir de son cercle que Rock a lâché le cerf-volant pour courir vers le bateau. Près de celui-ci, un filet de pêche a été mis à sécher entre le mat et un piquet fiché dans le sable. La voile, qui avait besoin d'un reprisage, avait été détachée partiellement du mat et nouée au filet près du piquet. Un cordage de la voile bat au Vent et l'enfant s'applique à le nouer sur une attache. Mais le Vent forçait si bien et si vite que la voile se gonfle tout d'un coup. Elle claque fort. Gzu s'immisce entre le filet et la voile pour aller détacher celle-ci du piquet qui vient de fléchir. Il n'a pas le temps de le faire. Le piquet arrache et le reste d'attaches sur le mat cassent en cascade. Rock se fait prendre comme un poisson dans le filet. Le voici maintenant soulevé tout d'un coup par la voile bien fixée au filet. Elle se déploie, comme un cerf-volant sans attache qui s'envole, et emporte l'enfant au ciel. Il s'envole au-dessus de l'eau et s'éloigne rapidement à perte de vue des témoins stupéfaits. Les pères accourent, poussent la barque et partent à rame en direction de la disparition du fils devenu oiseau.

Ce n'est que le surlendemain que les mères inquiètes, qui n'ont cessé de prier avec Gzu pendant tout ce temps, revoient les hommes. Ils reviennent sous la voile récupérée, avec Rock à bord, indemne et souriant. Il est tombé à l'eau de l'autre côté du lac, sans encombre. Il avoue avoir eu un peu peur. Mais, comme il avait, plusieurs fois, fait un songe du genre, il affirme avoir savouré son périple. Il le referait. Cela a confirmé en lui une passion de la

voile et du cerf-volant dans lequel il estime une possibilité de revivre l'exploit. Son père ne le décourage pas en ce point car il considère son fils béni par le ciel. Mais il n'est pas d'accord qu'il apprenne les formules magiques de Gzu. Puisque son bateau a été endommagé par ces prières au Vent, cela prouve que sa croyance fait du sens. Gzu, bien que confirmé dans ses convictions à lui, a accepté de ne pas recommencer, du moins ici sur cette plage.

Ces enfants grandissent. Rock devient marin-pêcheur comme son père. Quand il peut, il développe et coud de grands cerfs-volants qu'il gonfle au-dessus de l'eau. Au début, il se faisait traîner dans l'eau par ses cerf-volants et son père venait le chercher. Par la suite, il s'est même assez amélioré pour faire des grands bonds ainsi harnaché. Ce ne sont évidemment pas d'aussi grands sauts que lors de son épique aventure. Gzu, lui, a continué de longues études et il donne des conférences sur la spiritualité. Il jouit d'une grande réputation de pacifiste. Il revoit parfois son ami qui lui enseigne ses nouveaux trucs. Gzu se débrouille bien et ils ont fort rigolé quand il a dû courir un bon kilomètre sur l'eau, soulevé par une brise magique. Fait-il encore des invocations ? Rock ne veut rien en savoir. Ils pratiquent ce sport discrètement si ce n'est en secret. Ils sont toujours à comploter de nouvelles frasques qu'il est parfois préférable de ne pas trop montrer à des parents.

Une vingtaine d'années plus tard, Rock sort de sa région lacustre pour rejoindre Gzu, à une de ses fameuses conférences sur la méditation de la paix. Son ami jouit déjà d'une grande réputation; on a prévu la rencontre en plein air car on attend beaucoup de monde. Rock a amené avec lui son dernier attirail aérien. Il doit participer à une présentation bien spéciale. Cela a lieu sur le flanc d'une montagne. Les participants assistant à la conférence sont massés sur un talus et attendent patiemment. Sur un talus plus haut, un peu en retard, Gzu apparaît en tunique blanche et bleue avec derrière lui une enfilade d'oriflammes aux mêmes couleurs. Ces drapeaux sont à plat car il ne Vente pas du tout. L'officiant s'immobilise, joint les mains au-dessus de la tête, et récite une incantation. Toute la foule est muette, tentant de capter ses paroles étranges. En même temps que le Vent se lève doucement, une clameur d'étonnement jaillit.

Gzu réclame le calme de ses admirateurs. Il doit quasiment crier car le bruit des grands oriflammes derrière font passablement de bruit en claquant au Vent. Il parle justement de celles-ci comme le symbole de la paix que l'on doit toujours construire et entretenir. Il explique que c'est le Vent qui parle à travers ces drapeaux qui flottent. Combien, hélas, les paroles du Vent ont été détournées par les prétentions humaines avec des drapeaux

signifiants la division et la guerre qu'elle engendre ! Son discours anti-militariste lui a valu emprisonnements et tortures. Gzu, cependant, est reconnu pour ses enseignements de pardon et de non-violence. Bien que cette attitude ne soit pas évidente pour le commun des mortels, c'est le prix à payer, selon lui, pour la paix. Le prix de la guerre est nettement inabordable et plus horrible encore. Il explique toujours si clairement le processus de la paix intérieure que de plus en plus de gens adhèrent à ce qu'il véhicule en profondeur. Ce qu'on doit entendre dans les drapeaux ondulant dans le Vent n'est pas un message humain mais divin. Il explique que la parole de l'homme est aussi un Vent sacré qu'il faut maîtriser non seulement pour ce qu'on dit mais surtout pour l'équilibre de nos émotions intérieures. Ce n'est que d'un intérieur en paix qu'origine toute paix.

Gzu explique ensuite un exercice de respiration purificateur qu'il détaille et entame avec les participants. Debout, ils inspirent lentement en ouvrant les bras jusqu'à se tenir sur la pointes des pieds. Puis ils expirent lentement en laissant descendre les bras. Accueillir l'énergie céleste et la répandre au sol est l'image de visualisation à pratiquer tout en gardant les yeux ouverts. Cette méditation active, que le maître qualifie plutôt de contemplation, devient un spectacle des plus envoûtants. On dirait des oiseaux qui battent des ailes. Gzu, lui, se met à se déplacer le long de la scène. Mais il ne marche pas. Quand il arrive sur la pointe des pieds, il lévite au ralenti et au rythme de ses lents battements de bras, franchit cinq ou six mètres sans toucher le sol. La foule récite une mélopée qui semble supporter ce prodige. Cela dure une bonne demi-heure de va-et-vient devant l'audience transportée à l'extase par cette mystifiante manifestation. « L'air que tu respirez peut autant te respirer » répète-t-il.

La mystification est bien orchestrée par Rock qui est caché derrière les drapeaux. C'est qu'il anime le subterfuge de manière habile. Premièrement, en observant bien les environs, on a su prévoir l'arrivée du Vent thermique assez carabinée en cet après-midi. L'entrée en scène fut ainsi. De plus, un grand cerf-volant bleu-ciel fut déployé discrètement et celui-ci vole à environ cent mètres d'altitude. Personne ne l'a vu, captivé par le charisme de Gzu. Le cerf-volant est retenu par des cordes aussi bien colorées et les drapeaux faseillant les rendent imperceptibles à l'œil des spectateurs sur le talus du bas. Un jeu de cordage et de poulie longe discrètement le sol. Gzu y est harnaché et Rock actionne des leviers pour créer cette fabuleuse illusion.

Le prestidigitateur reprend place au centre, s'assied et reprend ses enseignements spirituels. Derrière, Rock s'est éloigné pour répondre à un appel de la nature, venant de ses entrailles. L'orateur discute maintenant de la simplicité d'esprit qui est la voie la plus sûre au bonheur. C'est comme

s'il disait que le bonheur, c'est de ne pas le savoir. L'exemple qu'il soumet est celui d'un doigt malade et qui fait savoir à l'esprit son mal. Quand il est en santé, il ne fait rien savoir et laisse aller l'esprit en liberté. En parlant de laisser-aller, il rappelle l'impermanence de tout notre monde. Tout est éphémère, affirme-t-il. On n'a que des exemples d'éphémérité dans la réalité. L'éternité est autant une création de l'esprit qu'une illusion.

« Je ne serai pas toujours là » vient-il de déclarer. À ces mots, un coup de Vent passe sur la foule et monte vers le prédicateur. Clac ! Le cerf-volant, en haut, vient de répondre à cette bourrasque. L'opérateur, qui s'était éloigné et qui revient à la course, arrive trop tard pour retenir le levier principal. Ce levier, un grand manche en bois, bascule et se fracasse. Ce faisant, l'amarre du cerf-volant glisse et Gzu, toujours harnaché, est soulevé brutalement. Il s'élève au-dessus de la foule, les bras en croix, la face tournée vers le ciel, aussi étonné que la foule en délire. Rock, ni personne, n'a jamais revu Gzu. Ce phénoménal jeune homme est resté dans les légendes comme, entre autre, celui qui courait sur les eaux et qui a disparu dans une céleste ascension.

7. Réponse du Non-Vent

Elvis et Sivle doivent évacuer d'urgence l'habitacle d'Ômen. C'est que Rascar vient de transférer la communication téléphonique surprise avec Ìkô sur le système de son. Ça crache d'aplomb. Mais c'est vraiment trop pour eux. Le lyre propre est tout à fait insoutenable quand il exprime l'ennui amoureux avec l'intensité de Rascar. La si belle voix d'Ìkô, qu'on avait tant hâte de connaître, est tout à fait extraordinaire. Elle transmet une joie exprimée de façon inouïe en même temps qu'un désarroi glacial à geler dur les tripes. Quand on dit que le mal d'amour est pire que la bombe atomique, ici, il n'y a pas de doute. La radio-activité sonore est tout à fait dangereuse et, d'instinct, on a vite compris qu'il faut s'éloigner. Cela a rapidement dégénéré en cris bouleversants qu'il faut endurer le temps de bien fixer quelques câbles de freins au cerf-volant. Heureusement, le tumultueux concert s'estompe dès qu'ils s'éloignent dans le champ en direction de la maison située à une centaine de mètres de là.

Un chien arrive tout à coup et saute sur Sivle qui roule à terre avec lui. Ce sont les retrouvailles qui commencent. De vrais cris de joie courent dans le foin où ils disparaissent, tour à tour, au fur et à mesure de leurs roulades. D'autres cris de joie et d'accueil se font aussi entendre de la galerie de la maison. Ils sont lancés par Gertrude, qu'Elvis considère comme la réincarnation de Gzu. Elle a été témoin de l'atterrissage d'Ômen, à partir de son fauteuil roulant. Si on dit que leur voyage est incroyable, elle sera la première à y croire quand on va la lui raconter. Ce n'est pas qu'elle soit crédule; loin de là. Aucun mensonge ne sauraient déjouer sa perspicacité. Quoiqu'il en soit, cette réfugiée, qui a tenu maison pendant le fabuleux voyage d'Elvis, est maintenant soulevée de son fauteuil par de puissants bras pour une accolade chaleureuse arrosée de belles larmes de joie. Une ronde danse les emporte en silence, cœur à cœur. Elle est enfin déposée avec douceur, les cheveux tout ébouriffés.

Comme de raison, on se prépare une bouffe pour souligner les retrouvailles et favoriser la mise à jour de leurs aventures mutuelles. Et cet exercice est entamé dès la préparation du repas. On voit que Gertrude n'a pas chômé, car plein de victuailles proviennent du jardin qu'elle a bien entretenu. Il ne faut pas se leurrer sur son handicap. Hormis celui-ci, elle est une vigoureuse personne qui grouille librement dans son environnement adapté. Elle jardine autant dans le potager qu'à l'intérieur avec de nombreux plateaux de germinations et elle cuisine de façon tout à fait autonome. Gertrude est aussi la mère adoptive de Sivle qui la colle à l'affût d'un

service qu'elle pourrait lui rendre. Un repas de fraîcheur est bientôt prêt et on s'attable. Rascar n'y est pas car il lyre encore dans Ômen. Sivle est allé le chercher à plusieurs reprises mais il l'a à chaque fois renvoyée d'un clair signe de la main. D'ailleurs, elle en était bien contente car s'approcher de l'habitable restait aussi pénible pour les oreilles. De temps en temps, le chien jappe à la rumeur lyre qui bruite dans le champ.

On mange donc calmement à trois comme dans le temps. On trinque en se regardant intensément dans les yeux. On s'écoute avec délectation et les sourires ne se perdent pas dans la mastication de la si délicieuse nourriture. Bien sûr que cela va prendre plus d'un repas pour tout se raconter; qu'à cela ne tienne, on a tout le temps. L'handicapée écoute avec passion et n'a de mots que pour encourager les pilotes dans leur récit. Quand Sivle laisse entendre le regret que Gertrude n'ait pas pu les accompagner dans Ômen, elle se fait répondre avec inouïe sagesse. « C'est que, dit-elle, grâce à mon accident, je suis allée beaucoup plus loin qu'aurait pu me mener mes jambes ou même des ailes. Depuis, je peux voyager plus aisément et profondément à l'intérieur de moi et des autres. » Maintenant que la jeune fille montre assez de maturité, elle va être mise au courant de l'extraordinaire histoire de cette dame ébouriffée. Tout ce que Sivle sait, c'est que Gertrude a été hospitalisée treize mois à la suite d'un accident de parapente et qu'elle est restée paraplégique.⁸ L'enfant est fort surprise de l'ampleur de l'accident qu'on lui raconte et de toute l'implication psychologique associée à son ascension et son coup d'aile de papillon ayant, selon les premières apparences, déclenché un ouragan.

Avant que Gertrude apprenne la vraie cause du crash, elle a cheminé de façon autonome après son extraordinaire survie initiatique et ce, sans aucun stress post-traumatique. Elle a démontré une résilience sans pareil, tellement qu'elle a passé particulièrement inaperçue. Avant l'accident, elle était étudiante en éducation physique; elle s'est donc appliquée avec diligence à la réadaptation dès qu'elle a pu. Vu son antécédent d'étude, on trouve tout normal de la voir progresser avec brio. Quand le neurologue passe, elle questionne pertinemment. Elle veut en savoir plus, et encore plus sur la neurologie. Ce dernier, qui a d'autres chats à fouetter que l'enseignement, lui refile un précis de neurologie qu'il avait dans son sarrau. Quand il reprend le livre, une semaine plus tard, elle lui dit l'avoir tout lu. Il sourit, mais pas autant quand elle peut répondre à toutes les questions qu'il lui pose sur le contenu. Son apprentissage explose, pendant son long séjour hospitalier, dans tous les domaines médicaux qu'elle a à côtoyer, d'abord sur

⁸ Canard Codé; une hirondelle ébouriffée

ce qui la touche puis sur tout ce qu'elle touche que ce soit à la bibliothèque ou dans ses rencontres avec des patients ou des professionnels. Elle reste très discrète tentant de se confiner au département de réadaptation. Mais graduellement, elle navigue dans toute l'institution.

C'est avec la psychiatre Belle-humeur qu'une connivence de haut niveau s'est installée et qui a permis de prolonger son séjour hospitalier pendant des mois au-delà de sa récupération. Cette dernière lui a acheté personnellement un quadriporteur pour se déplacer. Sous le couvert de l'association des patients, elle pratiquait littéralement des consultations. Ses connaissances médicales ont prodigieusement évoluées; après six mois, elle réussit à acquérir l'équivalent d'un doctorat en médecine. Elle excelle en psychologie de façon encore plus prodigieuse. Elle soigne par la voix avec une simplicité déconcertante et humblement laisse toujours au patient le mérite du soin. Ainsi, revient-elle à sa chambre tous les soirs, contente d'être logée et nourrie. Sa chambre est partagée avec trois patients qui varient constamment. Faut dire qu'ils bénéficient parfois, lors de cas complexes, de son expertise en leur faisant suggérer au médecin traitant des pistes fécondes. Mais elle, discrète, s'arrange pour ne pas être libérée, pas encore.

Elle n'a pas de routine, voguant dans les corridors au rythme de la guerre contre la maladie. Mais ce qui la caractérise est plutôt la paix qu'elle apporte. Elle passe souvent à l'urgence où elle rencontre inévitablement des gens aux prises avec des idées suicidaires. En peu de temps, elle plonge au fond de leur insoutenable douleur et a un don pour trouver l'ultime cause de leur désespoir. La solution, alors, devient évidente pour elle alors que la tourmente des émotions la cache à celui qui la subit. Elle sait donc reconforter les plus désespérés, que ce soit une mère qui vient de perdre son nouveau-né, un cancéreux terminal ou des vieillards agités en fin de vie. Elle a l'écoute et le mot juste et cela fait littéralement des miracles même si en ce domaine cela ne peut être prouvé. En fait, cela passe relativement inaperçu tout en étant quand même apprécié. Comment elle procède ? Seule la docteur Belle-humeur s'y est intéressée mais celle-ci n'a vraiment pu déchiffrer un pattern précis. Gertrude, elle, dit poétiquement qu'elle plonge dans la faille de l'univers pour se faufiler jusqu'au cœur de la guerre entre les émotions et faire germer la paix. Cela a toujours marché avec sa parole qui plane.

Gertrude a même rencontré, à plusieurs reprises, des victimes du crash. Elle a été blâmée d'avoir étouffé un moteur d'un avion de ligne avec son parapente. Pourtant, les avions de ligne ont justement plus d'un moteur pour pallier telle éventualité. L'hostilité, jappée envers elle, n'a jamais mordu car l'accablement cédait toujours sous son charisme. Elle semble

connaître chacun intimement et partager exactement leur peine. Cela finit toujours bien, pas seulement dans le pardon, mais dans une sérénité conjointe. Enfin, avec elle, bien des démons sont surmontés. Elle ne fut pas surprise quand Elvis finit par prouver que le crash n'a pas été provoqué par elle. C'est comme si elle l'avait déjà compris.

Un jour, cela fait un an qu'elle est hospitalisée, elle vient de terminer sa séance quotidienne de réadaptation où elle a remplacé le moniteur de self défense pour handicapé. Elle passe ensuite à l'urgence et y rencontre un curieux cas d'allure psychotique. Le type marmonne sans cesse des textes sacrés, comme en délire mystique. On soupçonne une intoxication à une drogue de rue. Dans l'entrevue, ce jeune homme barbu retire sa chemise et lui montre qu'il est ceinturé d'explosif. Ce n'est pas qu'il menace de la faire exploser derechef. Mais, sous le tact de son écoute, elle découvre qu'il est un kamikaze en attente d'un ordre d'exécution d'un attentat. Mais les ordres ne viennent pas et cela l'a rendu quasiment fou si en fin de compte il ne l'était pas avant. L'individu n'est pas mieux tombé pour régler sa paix intérieure. À la fin, il lui laisse son sordide matériel et part l'âme légère. Cela se répète la semaine suivante et un autre la semaine d'après. En contactant le département de la disposition du matériel dangereux, Gertrude enclenche un processus qui cause alerte. Si bien que cela finit par se savoir par les autorités et on découvre que les explosifs traînent dans la chambre de Gertrude. Elle est libérée instantanément de l'hôpital. Le directeur général ne veut rien savoir de tout ce tracas, refusant de la rencontrer. Il blaire très mal que cette dépeignée garde la source confidentielle. La docteur Belle-humeur n'a qu'à bien se tenir quand elle reviendra d'un congrès où elle s'est rendue à l'étranger. La pratique illégale de la médecine, de son point de vue, est un embarras. Ce ne sera pas mieux quand une bombe explosera à l'urgence, une semaine plus tard. Encore la faute de l'ébouriffée...

Elle est sans contact familial à son congé de l'hôpital, car sa famille s'est exilée au Manitoba. Aucun de ses amis n'est venu la voir. Son ami parapentiste a rompu il y a de cela plus de neuf mois. Peut-on imaginer, cette handicapée sur le trottoir, avec quelques pénates cherchant une destination ? Cela a failli être ainsi mais on l'interpelle alors qu'elle allait franchir la porte. La destination devient l'aéroport où un billet, payé par la docteur Belle-Humeur, l'attend pour aller la rejoindre. Dix jours plus tard, Gertrude revient avec sa bienfaitrice d'une visite touristique à une pyramide. Une forte présence de militaires encombre les environs de leur hôtel. C'est pour Gertrude. Elle est mise sous arrêt par rapport à l'explosion à l'urgence de l'hôpital. L'escouade anti-terroriste a fini par allumer sur sa piste. Elle doit endurer d'interminables questionnaires de multiples services anti-terroristes

de pleins de pays de la planète. Elle croupit là pendant des mois, pendant que son pays tergiverse pour son extradition. C'est Elvis, alerté par le FlaP⁹, qui finit par intervenir en payant l'équivalent d'une rançon pour sa libération, question de dédommager les frais de détention. Elle revient au pays discrètement et se réfugie aussi discrètement à la ferme d'Elvis. Ce dernier n'a jamais pu comprendre comment un tel joyau a pu être autant négligé.

Dehors, le chien s'est mis à hurler. On dirait même qu'il hurle en lyre. Elvis, qui vient de terminer son repas, se dirige vers Ömen. C'est le silence et il songe à en profiter pour ranger la voile. Mais il trouve Rascar en pleurs. Il n'a pas faim, n'a pas soif et dit boire de l'eau que pour faire des larmes. İkô est décédée au bout du fil, de mort naturelle. Drev n'est pas en cause. L'hélicoptère d'urgence médicale n'a pas pu s'envoler à cause d'une perturbation météorologique. C'est tout ce qu'il peut en sortir à travers les hoquets de l'endeuillé. Alors, Elvis revient à la maison chercher Gertrude. Il l'amène à Rascar. Elle constate une grande tempête intérieure. Comme invocation pour calmer ce Vent qui y souffle avec la puissance d'une guerre, elle le questionne directement. Observant astucieusement sa composition au rythme des confidences de Rascar, elle lui propose un plan de paix. Ce n'est pas donné à n'importe quel thérapeute de soutenir une telle souffrance avec un cran digne de l'habileté du pilotage d'anti-bulle.

Elle lui explique comment se libérer de la guerre de sentiments qui sont comme autant de petits Vents d'où résulte le Vent global. La clef est la concession sans laquelle aucune paix ne peut se bâtir. « Comme le Vent doit circuler, lui fait-elle remarquer, il passera et laissera le territoire que tu auras humblement cédé. Et si ta vision est trop floue à cause de la tourmente, tu peux toujours pressentir une voie qui a du cœur. » Elle lui tend la main du cœur et il la saisit comme un enfant. Enfin il se tait comme sa tempête. Rascar se calme et elle le laisse s'endormir, épuisé. Elle le veille toute la nuit.

Au matin, Rascar est encore calme. C'est lui qui ramène Gertrude dans son fauteuil pour aller déjeuner à la maison. Pendant le repas, on voit même poindre un sourire chez lui dans la chaleureuse ambiance de ses convives. Pour elle, c'est une preuve de grande résilience et d'un pronostic très favorable de libération des pièges du deuil. Rascar déclare qu'il n'a pas d'autre choix que de la vivre en souvenir. Et c'est lui qui décide que ce soit un beau et heureux souvenir. İkô dans ses derniers mots l'a imploré de rester heureux. Puis, Rascar leur conte le beau rêve qu'il a eu d'elle pendant la

⁹ Front de Libération aérienne Planétaire. Voir Canard codé; Le père de XiX

nuit. Īkô était devenue le Vent. Elle chantait sur son aile et lui caressait sans cesse la joue. Et maintenant, réveillé, la bonne nourriture aidant, il a, plus que jamais, grande envie de voler. Mais la pluie approche car l'œil du cyclone s'est déplacé. En attendant que les conditions météo se placent, son frère lui demande son aide pour colmater le pare-brise et ramasser le grand cerf-volant Ômen.